

PASCAL RUGA

AU TEMPS DES ANGES

Deuxième édition

**« Je porte un ange en filigrane »
Henry Miller**

**ÉDITIONS ÊTRE LIBRE - Bruxelles
et
AUX SOURCES DU PRÉSENT – Genève
1976**

Quelques avis d'écrivains sur « Au temps des anges » :

Alfred Perlès : « Je viens de terminer la lecture de : « *Au temps des anges* » et en reste tout émerveillé ! C'est une œuvre énorme, à mon avis, dans la même lignée d'importance que celle de Laotze... une de ces œuvres dont on sent qu'elle vient d'ailleurs, qu'elle a été dictée à son « auteur » par quelque puissance supérieure que nous ignorons. »

Maurice Nadeau : « Vous imaginez avec quelle hâte et quel intérêt j'ai lu votre manuscrit, la recommandation d'Alfred Perlès était tout à fait justifiée. C'est un ouvrage important et qui pousse des prolongements dans toutes sortes de régions mal connues. »

Anouchka von Heuer : « Vous dire mon émerveillement à lire votre « *Au temps des anges* »... Temps des Anges, secret, intense, de contemplation des choses, ramenées à leur source ou réalité essentielle. Temps et lieu à la fois, où peut être vécu, par la grâce de la vision intérieure le Règne de l'Un. »

Jean-Claude Fontanet : « Ruga sait mieux que quiconque que nos cheminements ne peuvent être semblables qu'ils sont tout au plus analogues. Mais son livre pourra sans doute aider d'autres hommes à trouver leur propre vérité, d'autres anges déchus à retrouver le paradis. »

Gilbert Trolliet : « Je suis frappé par la force courageuse de cet ouvrage, très souvent sa beauté et ses évidences. On y sent une expérience en acte. »

André Chedel : « Il y a beaucoup de poésie et de tendresse dans cet ouvrage, une sensibilité très vive et une analyse très poussée du comportement intérieur de l'auteur. »

Henri Perrochon : « C'est le livre d'un homme qui réfléchit et qui sent profondément, sincèrement. »

À la mémoire de Sabina Braganti.
« Mamma Sabina ».

Elle était certainement inconsciente de sa puissance d'amour, elle vécut et mourut semblable à la multitude de ses frères humains en butte à tout ce qui est humain... En elle, quelque chose la dépassait que mon âme enfantine ressentait très vivement. Nous étions unis en des accordailles, où, sans le vouloir, précisément parce que nous n'y pensions pas, nous vivions avec force et joie. Elle fut mon génie de paix. Si son visage, hélas ! se détériore aux limbes de ma mémoire, je reconnais en chaque détour de ces jours lumineux et lointains, sa présence.

« Au temps des Anges »

Alfred Perlès, ce cher ami disparu, avait émis le vœu d'écrire une préface pour une édition anglaise de « *Au Temps des anges* » dont il espérait faire la traduction. Que cette première lettre de notre correspondance d'alors, prenne la place de cette préface.

London, le 4 mars 1960

Mon cher Pascal,

Je viens de terminer la lecture de « *Au Temps des anges* » et en reste tout émerveillé ! C'est une œuvre énorme, à mon avis (dans la même lignée d'importance que celle de Lao-Tze), qui m'intéresse passionnément tant par la substance que par la maestria du style... une de ces œuvres dont on sent qu'elle vient d'ailleurs, qu'elle a été dictée à son « auteur » par quelque puissance supérieure que nous ignorons. En ce sens, votre mérite, mon cher Pascal, est seulement de l'avoir transcrite. Permettez-moi tout de même de vous féliciter de votre réceptivité, de vos antennes !

Ce petit livre m'a réjoui au plus haut degré, sans cependant m'apporter quoi que ce soit de nouveau ; je veux dire que cette Réalité que vous énoncez si lucidement et avec forces images, a fait partie de moi de tous temps. Et j'ajouterai que si ça n'était pas le cas, le livre m'eût laissé froid, car tout ce que l'on peut trouver dans un livre est forcément déjà en nous, et un écrivain de votre envergure, qui ne se soucie pas simplement de divertir ses lecteurs, fait fonction de mineur : il livre à la surface ce qui s'est depuis toujours trouvé dans les strates souterraines : ce qui revient à dire qu'on ne comprend jamais que les esprits qui nous sont apparentés par une espèce d'affinité élective.

C'est donc avec délices que je me suis plongé dans votre temps des anges, qui est aussi le mien : tellement identique que c'en est presque miraculeux : comme si l'on découvrait par hasard deux empreintes digitales provenant des deux mains différentes qui seraient pourtant exactement pareilles ! Je m'en suis réjoui presqu'aux larmes !

La substance de votre livre me semble être, en partie, une variante de la philosophie Sino-japonaise de Zen (« philosophie » n'est pas le mot juste, mais je n'en trouve pas d'autre), qui me travaille depuis des années et qui enseigne (« enseigne » n'est pas le mot juste non plus) qu'il faut se débarrasser de tous les obstacles qui s'interposent entre nous et la vie, tout cet attirail amassé au cours de la route, tel que connaissances, religion, philosophie (y compris Zen), et se jeter carrément dans le courant de la vie. Selon Zen, ni le Bouddha ni Dieu n'ont la moindre importance, puisque ce ne sont que des symboles ; il n'y a que la Vie qui soit sacrée, et la Vie se vit dans le flux et reflux du présent. Le MAINTENANT,

comme vous dites. L'avenir n'existe pas, ou pas encore, et le passé est mort et ne peut être ressuscité que par la mémoire qui, elle aussi, fait partie du présent : donc la Réalité réside et a lieu dans le MAINTENANT.

Mais pour revenir à votre Temps des Anges. J'en étais ravi dès la première page, sans que cela m'étonne outre mesure, puisque je m'y attendais un peu. Vous résumez d'une façon extra lucide et remarquablement concise (concise jusque dans les images) les prémices de la Réalité ; la nécessité d'écarter toute division entre le moi et le cosmos pour vivre dans la plénitude d'une vie toute faite et à laquelle nous n'avons qu'à participer. J'admire la clarté de votre esprit qui vous fait entrevoir les embûches du Vouloir qui nous guette à tout bout de champ et qui corrompt d'avance notre pureté d'action, et par cela même limite ou annule notre capacité de jouir de la vie réelle. Ce qui importe, c'est de conquérir l'ego. Bien sûr, ça n'est pas chose facile que d'effectuer le divorce entre l'homme (fraction intégrale de l'univers) et l'ego (élément restrictif bien qu'illusoire), même si cette nécessité est comprise intellectuellement. Vouloir ne suffit pas, car, comme vous dites vous-même et justement, Vouloir contient déjà un élément corrupteur. On y parvient seulement à condition qu'on ne veuille rien particulièrement et qu'on ait la grande patience d'attendre que la chose arrive naturellement ; alors tout ce qui reste à faire, c'est de l'accepter avec simplicité, sans même s'étonner que cela soit arrivé. C'est un miracle qui doit se produire forcément, mais pas avant qu'on soit prêts. Je crois que vous, mon cher Pascal, êtes plus près que moi de ce miracle, mais je ne désespère pas qu'il ne m'arrive également ; d'ici là j'attends sans impatience, en me reposant parmi les fleurs.

J'aime ce que vous dites sur les mots (leur valeur symbolique et toujours approximative) ; sur les images ; sur l'enfance et le souvenir de l'enfance ; sur la puissance corruptrice des possessions (et pas seulement la possession des biens matériels mais aussi des valeurs abstraites et connaissances accumulées à seule fin de satisfaire à nos désirs et appétits). Ce que j'aime le plus dans votre ouvrage, c'est l'esprit qui s'en dégage et qui, sans allure de prêcher, s'insinue dans celui du lecteur et le convainc que pour vivre dans la plénitude des richesses du monde – de tous les mondes – il suffit de s'y abandonner sans crainte, de se laisser porter par l'harmonie qui parcourt le cosmos entier et dont l'homme lui-même fait partie intégrale.

À L'INTENTION DES LECTEURS

Je dois mettre en garde les lecteurs au sujet de l'auteur de ce livre. Si « Au temps des anges » reflète une pensée et une sensibilité qui me sont chères, il est loin cependant de donner une image de ce que je suis. J'affirme que je suis loin d'être un sage !... Tout au plus ai-je projeté dans ce petit livre quelques lueurs dont je me sens irrémédiablement possédé en quelques rares instants de ma vie. Ensuite, je n'ai aucun mérite à me prévaloir de ces lueurs qui ne sont en moi que l'expression d'une impérieuse nécessité à laquelle je ne puis plus échapper.

Même si après avoir écrit ces pages je devais ne plus écrire (j'y avais songé, mais c'est loin d'être le cas...), cela ne changerait rien à cette nécessité qui n'aurait fait alors que prendre un autre chemin, ou abandonner toute voie, ce qui revient au même. D'ailleurs, je ne me lasse pas d'y rêver, à cet autre chemin ; parfois je me surprends à soupirer de ne pouvoir le suivre. On comprendra que la sagesse ne soupire pas.

Toutes les difficultés de nos relations humaines sont provoquées par la non acceptation de notre

condition. À tout prix nous voulons toujours paraître différents de ce que nous sommes, même lorsque nous nous efforçons d'être probes envers nous-mêmes, car l'acceptation dépasse l'effort. C'est en cela que la nature humaine est presque toujours faussée, et que nos romanciers ont un champ illimité pour découvrir, pour déchiffrer, pour démasquer le sens véritable de notre réalité. Il est plus que probable que la grande majorité d'entre nous mourra sans être parvenue au centre du secret, qu'à l'heure ultime de notre destin, nous en serons encore à gargouiller dans l'angoisse ou l'espoir, inutile de nous achopper à ces éventualités, tout ce qui se nourrit d'avenir ne peut que fausser notre épreuve du sphinx.

La plus grande richesse de l'homme, c'est d'avoir été débarrassé de ses multiples frustrations, de n'avoir plus rien à perdre. C'est d'une telle évidence que souvent la paix de l'âme est au bout du désespoir ; nous avons tout à gagner à tout perdre. On comprendra ici l'importance du verbe donner. D'énoncer cela me désespère, j'ai le sentiment d'émettre une théorie, une belle théorie et rien de plus, d'être le prisonnier d'un misérable processus de verbalisation. Je ne connais que trop le cortège de mes passions... je n'en finis pas d'épuiser ma condition... Cependant, le possible déconditionnement de ma nature n'est pas soumis au critère d'une foi ou d'une croyance, mais participe d'une expérience que je perçois à chaque instant, c'est le miroir où je tente de voir juste dans l'être que je suis.

Pourtant je sais que c'est lorsque je me relâche de cette tension à me connaître que le souffle d'une inexplicable libération me traverse quelquefois, me cloue au seuil d'une étrange et ineffable joie. Il surgit donc QUELQUE CHOSE de ce dépouillement de soi, ce n'est pas qu'une simple doctrine. L'expérience vivante, depuis les réflexes les plus viscéraux jusqu'à la plus fine pointe de l'esprit, est là pour me le confirmer. Non que je puisse atteindre quoi que ce soit, au contraire, c'est en désapprenant d'atteindre (si élevée soit la valeur que nous voulons conquérir) que cela nous traverse. C'est là toute mon aventure, si par elle et en l'écrivant je puis en aider d'autres, je le fais sans aucune intention, car je n'ai confiance et ne reconnais pour valable que cette irréductible fleur de solitude qui est au cœur de chacun de nous. Pour terminer ce prologue, que l'on me pardonne si j'offre comme une prière ces merveilleuses dernières paroles du Bouddha à ses disciples : « Soyez à vous-mêmes votre propre flambeau et votre propre refuge. Ne vous confiez à aucun autre refuge. Attachez-vous fermement à la vérité. Que la vérité soit votre flambeau et votre refuge. En vérité, tout ce qui est créé est périssable ! Luttezz sans relâche. »

PRÉFACE DE LA DEUXIÈME ÉDITION

Pourquoi ne retrouverions-nous pas ce qu'au fond de nous-mêmes nous ne pouvons qu'appeler : notre temps des anges ; cette limpidité, cette pureté de vivre perdue au fur et à mesure que notre moi s'édifiait ? Pourquoi sembler croire qu'il est impossible de retrouver nos yeux d'enfants et cette fraîcheur de première vision qu'ils portaient ? Ce ne serait que la célébration d'un temps que le temps n'aliénait pas encore, une retrouvaille avec ce qui ne fut jamais perdu, mais oublié sous les décors du mirage d'un moi en mal d'affirmation. Maintenant que nous savons que tout ce qui a forme disparaît, laissons venir à floraison ce qui se manifeste en nous au-delà de l'affirmation, au-delà de toute possession, laissons s'épanouir cette grâce, déjà connue de la prime enfance, pour qui le temps ne pesait pas ; ce ne sera qu'une relation retrouvée. Unification avec ce qui EST. Prenons garde cependant à ne pas nous identifier avec l'Être ; il y a là une sorte de complaisance qu'il faut éviter ; seule une dialectique du paradoxe peut nous éclairer en dernier ressort ; il s'agit de ne s'unifier ni avec ce qui EST, ni avec ce qui n'EST pas, c'est le chemin de l'Innocence... et en voilà assez pour nous réduire à ce Vide, à ce Rien, desquels en fin de cause tout procède.

Chapitre premier

EN MARGE D'UN PARADIS OUBLIÉ

En ce temps-là, Jésus prit la parole, et dit : « Je te loue, Père, Seigneur du ciel et de la terre, de ce que tu as caché ces choses aux sages et aux intelligents, et de ce que tu les as révélées aux enfants ; oui, Père, je te loue de ce que tel a été ton bon plaisir. »

(Évangile selon Saint Matthieu, XI : 25)

Ce qui ravit et surprend l'esprit lorsqu'il explore en profondeur les souvenirs de son enfance, c'est de découvrir dans les images qui revivent à la périphérie de sa conscience, une fraîcheur d'âme qui n'est pas soumise à la vision de la texture habituelle des choses. C'est plus qu'une vision, plus qu'une sensation ; à vrai dire, c'est inexprimable par le simple truchement du langage, et chacun peut comprendre et s'ouvrir à cela s'il consent à ne point le laisser se figer autour de quelques mots. Ce qui étonne, c'est de percevoir un climat qui à première vue paraissait cristallisé dans le passé, et pourtant il n'est jamais semblable à lui-même ; toujours différent de ce qu'il fut, il continue de vivre en une recreation constante. Cette part plus ou moins secrète d'un souvenir d'enfance rend celui-ci vivant, présent, actuel. L'erreur serait d'avoir le désir de le revivre à tout prix tel que nous l'avons vécu jadis ; ou de le repousser si sa résurgence nous gêne. Jamais les conditions d'où il naquit autrefois ne se reproduiront, vouloir les renouveler serait manquer de sagesse.

Le vivant est spontanéité, jeu d'une création qui ne procède d'aucune origine, d'aucune fin, d'aucun devenir ; il se manifeste sans corrompre les résultats de son action, car celle-ci n'a pas de fin en soi et ne se limite à aucun objet. L'action réelle, non seulement magnifie la vie, mais rend aussi témoignage de l'existant sans se soucier de poursuivre un but. L'acte s'intègre au sein d'une plénitude intérieure qui rejoint cette valeur inexprimable de notre enfance. C'est une action sans mobile qui nous délivre de l'illusion qu'octroie tout désir de conquête. Il n'y a rien à conquérir, et ce qui nous envahit comme une révélation n'est que le retour de quelque chose qui ne demande pas à être atteint, car nous comprenons qu'il nous avait toujours habités. Nous nous éveillons à lui, nous savons qu'il existe en nous, et si rien ne nous permet de le situer, nous le savons cependant présent au cœur de la création ; et ainsi, d'autant plus au cœur de tous les hommes, même si la majorité de ceux-ci est endormie et lovée dans l'imbroglio de ses passions et de son ignorance. Cependant, un regain de calme dans le flux de nos préoccupations passionnelles, peut nous inciter à entendre l'appel qui monte des profondeurs de notre être, et souvent ce n'est pas la logique ou la raison qui détermine cette inclination.

Cet appel de la voix maternelle, dont le génie s'incarnait dans la certitude d'une présence géante, il n'y avait rien dans le décor de nos premières années qui ne fût baigné de sa puissance. Elle était un océan de sécurité et d'amour. Même l'homme le plus alourdi par ses appétits peut l'entendre et en éprouver une déchirante nostalgie, comme si abruptement il découvrait l'étendue de sa misère. Le culte de la Mère que l'on trouve dans la plupart de nos religions est un essai de réponse à cette faim. Les mères ont un pouvoir terrible sur leurs enfants qui en garderont les stigmates indélébiles tout au long de leur vie. Ce lien de chair, ce sang nourrissant qui équilibre (avant la première angoisse de la venue au monde) la lente et silencieuse formation du fœtus, la mère en est l'ordonnatrice et la prêtresse suprême. Elle contient la vie, et elle a le pouvoir de la modeler avant de la donner. Dès que la souffrance tient l'homme sous sa loi et atteint son point culminant, l'appel à la mère vient aux lèvres du patient ; c'est le dernier refuge, le désir d'un oubli secret dans la sereine inconscience du petit être qu'il fut autrefois,

confié à la tendre sécurité du giron maternel.

Mon souvenir le plus ancien n'est presque pas une image, tant il est immergé dans les demi-limbes d'un sentiment à peine saisissable ; impression fugitive d'un bien-être intime fait de blanc et de rose, berceau de tendresse, mouvement à peine esquissé que je suppose être d'étoffes claires comme si toute ma vision du monde se résolvait en un ciel de soie et de dentelles mouvantes. Je fausse déjà cette vision en essayant de la fixer dans une forme, car ce qui me séduit en elle chaque fois que je tente de la renouveler, c'est précisément une non-objectivation du réel. Dans le milieu où je venais d'ouvrir les yeux, peut-être vivais-je d'une réalité plus ou moins uniforme ; à ma place au cœur d'une création à laquelle j'appartenais entièrement sans m'opposer à aucune de ses revendications. Dans ma quiète inconscience je n'étais pas encore soumis aux tyranniques manifestations d'un moi qui n'allait pas tarder à se former, et dont la fonction accumulative exigeait qu'il se séparât des choses, afin de mieux les distinguer, – les marquer du sceau de la possession. À moins de troubles exceptionnels, les premiers mois de la vie d'un enfant sont d'une nature particulièrement privilégiée ; c'est sans aucun doute le temps de notre vie où la souffrance est la moins intense ; où il suffit que nous ayons satisfait notre besoin de nourriture et de tendresse inconsciente, pour qu'une sérénité repue nous garde dans le repos et la paix. Notre sommeil est un moite retour aux matrices originelles, aucune ambition ne nous meut, et nos désirs sont trop empreints de passivité animale pour que nous les distinguions. Le désir n'est pas encore une idée ; il est tout au plus une impulsion, et peu nous importe qu'elle nous domine ou que nous la dominions. L'intellect ne tresse pas encore la mémoire affective dont l'ego se sustentera. Nous sommes abandonnés dans le vrai sens de ce mot, résolument abandonnés au monde qui nous contient et que nous acceptons sans le savoir. Dans cette condition, nous pouvons aussi bien être dévorés par une louve que nourris par elle. Quelle importance ! qu'une de ces deux solutions soit préférée à l'autre, ne sommes-nous pas dans le domaine de l'indifférencié ? Ne sommes-nous pas au centre de l'univers dans l'instant même qui nourrit la louve et l'enfant ? L'image du destin qui plus tard habillera notre moi n'est pas encore à demeure en nous, Que nous vivions ou que nous disparaissions, n'indique qu'un déplacement d'équilibre, qu'un transfert de force au-delà de toute individuation, au-delà de tout bien et de tout mal et de cette sensiblerie qui n'est que désir pusillanime de nous garder saufs, malgré l'évidence des formes périssables. Qui peut reprocher à une louve de manger à sa faim ? Qui peut trouver anormal que l'homme obéisse à l'impérieuse nécessité de se nourrir ? N'est-ce point folie que de vouloir vivre en dehors de notre condition humaine ? Et pourtant nous en faisons déjà des problèmes, nous nous délectons de toutes nos complexions, avec délice nous prenons position pour ceci ou pour cela !... Il nous importe surtout d'être quelque chose en évitant avec prudence de nous arrêter à la connaissance de ce que nous sommes réellement, car l'illusion est notre chimère bien-aimée, notre soutien, notre compensation chérie.

L'enfant qui vient de naître, lui, n'est RIEN ; il n'est pas encore imbriqué dans notre monde fantastique de l'être et du non-être, aucun tourment moral, aucun refoulement ne le contractent sur lui-même, dût-il naître avec ce que l'on appelle une hérédité chargée. Il est là, merveilleusement abandonné à notre pauvre pouvoir d'adulte. Il peut donner souffrance si nous le perdons, – car de sa présence nous en avons fait notre bien ; mais il ne sera que retourné au sein du grand jeu universel envers lequel aucun pouvoir n'existe, si ce n'est celui que de s'y donner entièrement. Peut-être est-ce là tout le secret de la beauté de l'enfant.

Je revois mes premiers souvenirs comme s'ils avaient été vécus dans une autre vie, tant leur contenu m'apparaît lointain et presque irréel. J'y distingue difficilement le rêve de la réalité, d'ailleurs le rêve est souvent plus près du réel que ne l'est l'état de veille. À vrai dire, il ne s'est passé dans cette période de

mon enfance aucun événement particulier, je la vois comme une simple fresque, tranquille et paisible, qui occupe l'arrière-plan de ma mémoire. C'est en vain que j'y chercherais une grande peur, ou une angoisse devant l'inconnu comme il est courant de la rencontrer chez un enfant de trois ans ; non que je n'eusse pas déjà connu la peur, mais celle-ci devait être si admirablement compensée que je n'en trouve aucune trace dans les divers faits dont je me souviens. Je suis touché par l'étrangeté d'une grâce dont je sens qu'elle fut totale, et que seul un petit enfant ou un sage peut pressentir, sinon vivre. Nous devons nous mettre à la place de l'enfant, pour qui tout va de soi et ne saurait être mis en question, pour comprendre ce monde fabuleux. De ce monde, j'en savoure la tonalité sans emphase, si justement équilibrée, que je n'ai que faire de ce dernier mot. Les odeurs, les couleurs, les sons, me pénétraient sans que l'idée d'y résister puisse me convenir. Bien plus tard, souvent je reconnaissais dans l'odeur d'un feu de cheminée ou dans l'égrènement d'une cloche solitaire, le rappel de ces temps heureux, chaque fois, je redécouvrais une tendresse lumineuse et tranquille. Ce leitmotiv de la joie fut au long de ma vie mon soutien le plus intime, mon acte de foi. Puisque cela avait été et m'illuminait encore malgré les cicatrices qui ensuite sillonnèrent ma condition d'adulte, je me trouvais donc devant un état de révélation dont je ne pouvais ignorer la présence. Révélation à laquelle jadis j'étais entièrement abandonné, et je sais que la souffrance d'aujourd'hui est née de la résistance à cet abandon. J'entends, malgré le brouillard du temps, les voix de ceux qui m'ont nourri de leur tendresse ou que j'ai aimés ; elles ne se sont jamais tues ces voix étrangement chéries, je continue de les entendre, si étouffées, si terriblement éloignées soient-elles. Elles sont mon viatique, je n'ai qu'à fermer les yeux pour que mon cœur les écoute et que ma vie s'éclaire de ce qu'elles m'ont donné, je retrouve cet enfant, nous refaisons connaissance. Je sais que je ne suis plus semblable à ce qu'il était alors, mais quelque chose nous unit que je ne saurais traduire en aucun mot. C'est un potentiel de création qui me fait écrire ces lignes où ce quelque chose est singulièrement illimité, relié à tout ce qui existe ; et si l'enfant d'autre fois est présent, tous les enfants de notre terre le sont aussi, qu'ils soient vivants ou morts.

Pendant une longue et triste période, je l'avais quelque peu oublié, ou tout au moins je ne m'en souvenais qu'en surface sans trop lui prêter attention, bien qu'il n'ait jamais cessé de me sourire et de m'appeler ; mais je ne l'entendais pas, le monde de violence et de sensation dans lequel j'étais pris m'empêchait de l'entendre ; et voici, le temps s'est effacé, une collaboration est née entre nous, un dénominateur commun nous oriente, nous savons qu'il est au cœur de ce tout auquel nous appartenons ; toute séparation est désormais révolue. Notre vie brûle dans ce ciel d'autrefois qui est aussi notre ciel d'aujourd'hui. Nous ne poursuivons plus le temps, il n'y a pas deux ciels.

Nous participons à mille et un jeux : pluie multicolore des formes, des dieux, des hommes, de la vie, de la mort ; mais lorsque tout s'apaise aux sources de la paix, une force indicible nous libère de tous les jeux. Nous pressentons un accomplissement où tout ce qui est, tout ce qui fut, et tout ce qui sera, disparaît dans le grand ciel de vérité. Peut-être est-ce cela être libre. Certes, nous ne nions pas que la nature humaine soit une des composantes du jeu, qu'elle est conditionnée dans son mouvement par l'impérieuse présence des formes ; mais nous savons aussi que nous ne pouvons plus juger de notre être selon le principe linéaire de notre nature biologique. « Je est un autre », disait Arthur Rimbaud, dont le drame nous arrache à l'hypnose du faux confort de notre entité humaine située dans un espace-temps déterminé. Cet « autre », c'est l'annonciation que notre moi peut être dépassé, c'est la perception en jet de lumière, que ce monde immédiat des apparences dans lequel nous vivons, n'offre qu'une seule facette de la réalité. Nous savons aussi que nous sommes autre chose que cet amas de désirs et de passions dont l'envahissante chronique meuble tous les faits et gestes de notre espèce ; autre chose, dont la vision éclaire cet enfant de jadis pour qui les yeux se suffisaient à eux-mêmes. L'existant n'était pas pourchassé selon un désir particulier, rien ne nous isolait de sa présence et nous étions vivants au

sein de son action. Cette acceptation permettait une interpénétration au cœur des multiples apparences du réel ; en lui se manifestait le jeu de vivre sans qu'aucune ségrégation ne vienne heurter la tendresse unitive qui maintenait encore l'enfant au berceau du monde, – comme le soleil s'unit à la fleur.

Ne souriez pas si je dis que ce village est pour moi d'une substance savoureuse, et comprenez que je ne le puisse décrire. Toute description ne peut qu'altérer cette saveur. Je le porte dans l'intimité de mes rêves, il en est souvent le miel sacré, un haut lieu de ma prime enfance, le premier dont je me souviens. Peut-on demander à un enfant de trois ans de décrire un village où il fut particulièrement heureux ? Il ne comprendrait pas la nécessité de notre préoccupation. Pourquoi ? nous demanderait-il de sa voix claire ; et que pourrions-nous lui répondre qui ne soit l'expression de notre confusion ? Non, je ne veux pas trahir cet enfant retrouvé. L'ignoriez-vous ? Tant qu'un enfant n'est pas en souci d'imiter les adultes, il garde son secret, un secret innocent de lui-même, une lumière qui ne se soucie pas de savoir ce qu'elle est mais dont l'existence épouse la beauté de la fleur. Un secret bien vite enfoui sous les accumulations d'un moi abusif, et l'on ne trouvera plus tard, bien plus tard, que quelques poètes pour poser de mélancoliques questions à son sujet.

Si je vous décrivais ce village, je repousserais le secret de cet enfant. Ce lieu, je m'interdirai même de le situer géographiquement afin de ne pas vous égarer. Sa présence est presque un mirage, il faut une patience monacale pour l'approcher, pour qu'il vienne et s'éclaire devant mon cœur en éveil. Parfois, la note subtile que j'attendais, s'en détache, s'isole et vient jusqu'à moi. Je la reçois comme un oiseau de la grâce dans le creux de ma main ouverte et abandonnée. Immobile, je l'entoure de mon silence, sa présence me brûle ! Bientôt, ce sera une autre note, que j'attendrai avec la même patience. Peu à peu ce village d'étrange tendresse prend place dans la symphonie qui l'attend. A-t-on jamais vu un village avec une telle gravité ? Quel était donc l'élément qui soulevait la puérile vision d'un enfant jusqu'au plainchant de la joie ; si ce n'était cette force neuve qu'aucune mémoire n'avait nourrie, cette pétulance vierge où le ciel se mirait sans trouble, cette ardeur de vivre que la connaissance de la mort n'avait pas encore blessée !... Ce village n'est que le symbole d'une fraîcheur de perception, en lui-même il n'est rien, c'est parce qu'il a été vu par un enfant qu'il prend ici son relief.

Quarante-huit ans me séparent de ces premiers souvenirs, années où je n'ai revu ce village que trois fois ; mais les froides photographies qui se gravèrent en moi par la suite sont si étrangères à ma première vision, que je pourrais m'enquérir si c'est bien là le même village. En fait, ce n'est pas le même village. Il est aujourd'hui différent de ce qu'il était autrefois, comme ma perception serait nouvelle si je devais le revoir ; et si maintenant je désire qu'il renaisse tel que je l'ai connu, ce ne sera jamais le village de mon enfance qui surgira dans ma mémoire, mais celui qui naîtra de l'accord entre l'enfant que j'étais et l'adulte que je suis. Dès qu'un souvenir se cristallise autour d'une image, il meurt. Ce qui compte ce n'est pas tant la fraîcheur de perception de nos premières années, mais celle qui passe en cet instant précis. On ne peut parler d'un passé sans que celui-ci ne se recrée dans le présent. La vie ne se manifeste que dans un jaillissement continu. En définitive, les notions que nous avons du passé et de l'avenir ne sont que des abstractions voulues par notre désir de durée.

L'image est semblable au fleuve d'Héraclite, mille fois recommencée, mille fois différente à l'infini. Richesse bouleversante, l'image nous happe, nous tient dans sa féerie ou dans son horreur ; elle porte dans son intériorité les multiples visages de sa propre rédemption. L'image purifiée est une image que nous aurons libérée de nos affects, non pas désensibilisée, mais délivrée des sensations cristallisatrices, qui en nous, tentent de l'enrouler autour d'elle-même aux dépens de son renouvellement vital. C'est déjà fausser une image que de la classer : subjective ou objective. Une image n'est pas séparée de l'univers ;

c'est nous qui l'isolons arbitrairement pour nous complaire en elle, à moins que ce ne soit pour l'abstraire et nous protéger de sa possible nocivité. Deux extrêmes qui ne pourront que troubler et quelquefois bloquer l'image jusqu'au pathos obsessionnel. L'image la plus pauvre de notre imagination garde au plus secret d'elle-même ce filigrane intime qui la maintient dans le mouvement de sa propre transcendance. Une pomme de Cézanne nous surprend plus par sa présence d'éternité que par l'expression de sa valeur comestible. Plus une image appelle la sensation, plus elle est vulgaire, plus elle se cristallise et finit par se stéréotyper dans le chromo.

Quelque image que nous regardions, tout à coup, ce n'est plus le même sapin, le même étang, la même fourmi. Quelque chose semble s'y ajouter que l'on découvre subitement, – un voile vient de se lever. Notre notion habituelle de temps se transforme ; nous ne voyons plus le sapin comme une manifestation de vie organique dans un temps limité, nous le voyons au-delà de sa forme apparente, il rejoint dans l'infini le tout qui le contient et dont on ne peut plus l'abstraire. Il en acquiert un regain de réalité dans notre esprit et une plus forte résonance dans notre âme. Nous percevons, en une ferveur joyeuse, que nous ne sommes pas séparés de lui, qu'une fraternité complexe et profonde nous unit à sa présence, – c'est la fraîcheur du premier regard. L'univers auparavant n'était qu'une boîte fermée dont les angles nous tenaient lieu de réalité. Maintenant, ce qui a surgi est indicible : un monde purifié de frontières vient de naître.

Aucun mot ne peut nous donner cela. Tous les mots ne sont que des approximations. Notre orgueil est de vouloir opérer un choix parmi eux, – nous ignorons qu'ils nous choisissent !... Dans le poème authentique, le mot n'est jamais choisi, il surgit au sein d'une signification qui le dépasse. Il est surpris, presque honteux de lui-même, il n'est qu'un instrument. Derrière lui, il y a le verbe, où le mouvement et l'expression sont unis en une seule gerbe que le mot ne peut embrasser. Peut-être la poésie n'est-elle qu'un dernier attachement ; ce qui impliquerait paradoxalement que le souci de la forme pour le poète serait son dernier obstacle avant qu'il ne parvienne au poème pur, à la vie pleine, non morcelée.

Mais alors ! le fait d'écrire un poème, ou ce livre, n'est-ce pas déjà les condamner ? Oui, sans conteste. Les grands poètes et les prophètes des temps antiques le savaient. Ils ne ternissaient pas la vie qui jaillissait d'eux en la momifiant dans l'écriture, et si des textes nous furent transmis, souvent ce ne le fut que par la piété agissante de quelques disciples. Cependant, on peut considérer que l'écriture est une nécessité technique pour communiquer avec nos semblables, mais il s'impose que nous regardions ce mode d'expression à sa juste valeur, que nous comprenions qu'il n'est qu'un cimetière de symboles figés. L'odeur qui règne dans les grandes bibliothèques rappelle les musées d'histoire naturelle ; toute cette pensée en conserve nous serre le cœur. On voudrait que dans ces salles où domine l'effluve du phénol, passât de temps à autre un enfant turbulent comme un torrent près de sa source. Bien entendu, entre la vie momifiée dans des livres et l'homme qui les consulte, peut s'établir une relation, un appel peut se faire entendre, s'exprimer dans la vie par la vie, les symboles recréés au travers d'un nouveau crible ; en définitive, ces derniers ne peuvent vivre qu'en mourant constamment à eux-mêmes.

N'accordons jamais à un mot un sens absolu. Un mot, malgré la somme d'affects qui l'entoure, ne sera qu'un artifice de ce qu'il veut désigner. Aussi l'analyse psychologique d'un mot dépasse-t-elle sans cesse le contenu de celui-ci, et dans une certaine mesure le détruit. Ce qui est, se trouve indéfectiblement hors des limites d'un mot. Les mots ne peuvent exister que dans la relative succession qui les révèle à chaque instant. Ils coexistent tout en se dépassant. Ils sont une danse. Seul le poème spontané (toute poésie authentique d'ailleurs est spontanée, c'est-à-dire non analytique), peut les libérer de leurs tendances à s'agglomérer autour d'une idée. Un mot isolé, abandonné à sa dogmatique, ne peut être

qu'un mot sans contenu réel, un mot mort. Dès que nous nous accrochons à un mot, nous nous détruisons avec lui. Nous nous sclérosions dans une croyance. Nous arrêtons la vie, nous lui enlevons son éternelle nourriture de vérité. Donc, nous ne devons jamais nous accrocher à un mot, mais considérer sans répit dans notre esprit, ce qui le dépasse.

Pour concrétiser cette pensée, prenons un exemple. Prenons le mot : Prière. Un homme, en se soumettant à une « volonté » qu'il appelle divine, peut être si absorbé par l'acte de prier, que parfois il en perd la notion de son moi. Selon une expérience mystique classique, il se perd en Dieu. Ce phénomène d'absorption n'est donc plus un dialogue entre Dieu et sa créature, ou une simple requête de cette dernière. Nous devons alors bien admettre que le mot prière est dépassé dans son explication au profit d'une valeur qui exigera un autre vocable, qui à son tour se corrompra, et ainsi de suite. Le désir de s'arrêter à un mot n'est pas autre chose qu'une peur, qu'un besoin de sécurité. L'homme préfère exploiter l'affect qu'il identifie à un mot, afin de se sentir vivre en fonction d'une sensation, plutôt que de se perdre hors de son cher moi. Les mots ont une force ségrégative dont les hommes nourrissent leur illusoire volonté de puissance. Être pour ou contre quoi que ce soit, voilà la grande affaire qui les maintient dans le cycle des antagonismes, se liant ainsi dans leurs passions aux roues de la douleur et du plaisir hors de toute vraie liberté.

Si nous ne dépassons pas un mot sitôt que nous l'avons prononcé, il se vide de la vie dont il est le symbole ; il n'est plus qu'un instrument sans âme qui se meurt. Un mot vivant est un mot qui se nie. Ce que l'on nomme l'inspiration n'est pas autre chose que des mots qui se transmutent en d'autres mots, sans effort. Ce non-effort est la marque de l'authenticité d'un univers dont ils sont le reflet. Nous avons une trop évidente satisfaction à nous projeter dans les termes. La vérité est en poche !... Le devoir est accompli, et hardi ! donc, nous voilà trop facilement satisfaits. Ayons le courage de nous dire qu'aucun mot ne nous détermine ; les mots ne sont que symboles. Ils sont nécessaires, mais ne nous sont vraiment utiles que dépouillés des appétits que nous accrochons à leur signification. Nous serions étonnés de la synonymie qui relie tous les mots si nous avions simplement le courage de les voir tels qu'ils sont (des à peu près, rien de plus) si au lieu de nous identifier continuellement à eux, nous nous placions dans le silence qui les dépasse ; les résultats en seraient surprenants, car aucun mot n'étant alors absolu, aucune idée ne le serait.

Nommer, c'est déjà situer quelque chose dans le miroir de notre être. Prononcer les mots de réel ou de Dieu, c'est construire des abstractions où s'élaborent les entités du moi et du non-moi. Aucun mot n'exprime la vérité, la vérité n'étant exprimable par aucun artifice. Quoi que nous fassions, presque toujours nous nommons en obéissant à un désir d'identification. Nous préférons être en situation dans le monde des solides sur lequel nous avons prise, plutôt que de n'être rien. Ce qui nous pousse à connaître en nommant, c'est l'angoisse.

Lorsque l'enfant commence à nommer les choses, il élabore les prémices de son moi. Il découvre qu'il existe en situant les objets et en se distinguant d'eux. Voilà comment débute le périple des identifications et de toutes les peurs. Les mots naissent avec leur charge affective. Le moi est formé par la peur, c'est un jeu étonnant en vérité qu'il faille prendre conscience de son moi avant de le dépasser, à savoir encore qu'il se dépasse !... Cependant le mot chez l'enfant garde une émouvante fraîcheur, il est si directement relié à la vie instinctive qu'il épouse de cette dernière la beauté animale. C'est plus tard que le mot se corrompt, qu'il s'intellectualise, qu'il devient morne répétition de la mémoire, sèche nomenclature sans contenu, – ce qui ne signifie pas qu'il soit dénué d'affect, mais il ne répond plus, c'est un mot qui va mourir, qui est las, secrétant l'ennui. Chez l'enfant, le mot existe en fonction d'une

adéquacité à la vie. L'enfant est un être qui vient à peine de surgir du cosmos informulé dont il est encore tout imprégné ; ce qui donne à ses premiers balbutiements une saveur qui nous remue au plus profond de notre prison de vieux crabe adulte.

Le temps est une griffe qui déchire tout ce qui a goût d'éternité. Aujourd'hui, je ne suis plus que le récipient obscur dans lequel s'illuminait jadis une féerie. Cette féerie, je sais que le seul souvenir ne suffit pas à la faire renaître. Je ne chercherai donc aucune image dans les dédales de ma mémoire, à moins qu'elle ne soit donnée, immédiate, c'est-à-dire non guettée, – renouvelée dans la trame intime d'une vision que le temps n'emprisonne pas.

Je suis posé là, comme un objet lourd et tenace, vivant presque en marge de mon siècle dans une société qui m'ulcère tant je souffre de son manque d'amour. Pourtant le groupe social dans lequel s'épanouissait cette enfance était tout aussi avide que celui auquel j'appartiens aujourd'hui et de ce fait, je découvre ceci ; je prends conscience que ce manque d'amour n'existe que dans la mesure où, par l'effet d'une discrimination provoquée par cette même avidité, je me suis mis en état d'être avide ! Je ne désire l'amour qu'au profit de mon désir. Ce n'est point l'amour. L'amour ne peut exister dans sa plénitude que dans un non-choix. La coexistence de l'amour et de la haine est un non-sens.

Qu'est-ce donc qui se pourrit en moi et maintient vivace ma souffrance comme un sombre sacrifice dont je ne puis éviter le mystère ? Pourquoi tendrai-je à percer ce mystère ? Dois-je aboutir à quelque chose ? Vais-je de nouveau me perdre aux confins de mille désirs ? Cependant, qu'est-ce qui m'arrête et tourne autour de mon cœur comme un oiseau sacré ? Cet oiseau de silence veut-il m'avertir, afin que je ne laisse échapper aucun mot de ma quête, que je ne ternisse point cela qui me tient immobile ? Veut-il me dire qu'en cela précisément rien ne change ? Un grand vent d'acceptation me submerge, je vois l'homme que je suis dans ce qu'il est, dans ce qu'il fut, dans ce qu'il sera dans la vie et dans la mort, – homme à qui importent peu ces catégories, il sait qu'aucune ne le révèle dans sa nature propre. N'est-ce point recevoir l'empreinte d'un Dieu secret ? N'est-ce point sentir le sceau imprimé dans ma chair, d'une force qui me projette hors du temps dans l'immobile présence de mon indicible réalité, comme un gouffre au bord d'un gouffre ? Un vertige qui ne m'appartient pas en propre et qui me guide hors de moi-même en dépit de mes fixations ? Cela agit en moi presque à mon insu, et il ne saurait être question de m'en défaire ; à l'égal de ma souffrance je m'y abandonne. Ce n'est pas un acte volontaire, c'est la découverte d'une évidence, une décantation de plus en plus subtile de tout ce qui me tirait en bas, c'est une crucifixion de la durée ; une urgence pour laquelle on voudrait prier, mais prier qui ? Il n'y a rien à prier !... La tendresse unit l'aimé à celui qui aime sans que l'un ne se distingue de l'autre.

Au temps lointain de cette enfance, je ne priais pas, et pourtant tout m'était donné. Rien n'était demandé à ce royaume de lumière dont je sens encore en moi le calme et la force infuse. De ce royaume j'étais le prince innocent, le démiurge enfant pour qui tout vient de naître à chaque instant, – sans d'ailleurs qu'il s'en souciât. À chaque pas se levait un flot d'images, sitôt levées, sitôt défaits – aucune d'elles ne cherchant à prévaloir sur l'autre. Tout était accepté. Chaque chose avait une bonne odeur de bête sauvage, et accomplissait docilement son destin sans être séparée d'un « Principe Premier » dont elle se sentait inconsciemment en même temps créature et créatrice. Le canevas des relations n'avait pas la dureté de ce monde d'angles et d'agressions qui ensuite fut si longtemps mon hypnose majeure. Aucun échange ne présidait à l'échange ; alternativement, presque sans transition, les larmes succédaient aux rires avec la capricieuse douceur d'un jour d'avril dont on ne sait trop bien si l'on doit en aimer les nuages ou les ondées, les bleus tendres, ou les rayons primesautiers et malicieux de notre vieux et bon soleil qui rayonne en plein ciel. Chaque action était neuve, aimée pour elle-même, je ne cherchais pas à

la garder comme un avare garde son trésor. Rien n'appartenait à rien, et tout appartenait à tout. Le désir d'être ne m'emportait pas dans l'enfer de son devenir. La vie était une harpe, où le musicien, l'instrument, et l'harmonie qui en fusait, formaient une seule et unique réalité.

Je suis tenté de définir le fait d'être adulte, comme l'état d'envoûtement d'une action ; c'est-à-dire qu'elle nous affecte, qu'elle nous emprisonne dans la réalisation de son but. Notre soif de posséder veut voir en chaque action une utilisation absolue, nous n'imaginons pas qu'elle puisse servir à autre chose qu'à la satisfaction de nos désirs les plus immédiats. Il est commun pour l'homme qu'il cherche à isoler chacun de ses actes, qu'il cherche à le domestiquer, à le soumettre à son pouvoir afin d'alimenter le cortège de ses appétits ; mais il ne tardera pas à souffrir de ses limites, il sentira obscurément que la vie ne peut être qu'une simple satisfaction de ses appétits.

Nous ne comprenons pas la foncière gratuité de l'acte. Qu'avons-nous donc perdu de si précieux pour que cette ignorance soit si puissante au cœur des hommes ? Nous subordonnons l'acte au fruit qu'il nous donne, mais nous ne savons pas le voir en lui-même, nous ne savons pas nous détacher de lui, nous libérer de lui.

Bien que le mythe du paradis perdu puisse avoir autant une valeur d'appel qu'une valeur de présence, il n'en reste pas moins qu'il n'est et ne peut être qu'un pur symbole. Cela dit, il est clair que le symbole de la connaissance dans ce mythe avait pour tâche de nous faire comprendre le processus de corruption de l'état d'innocence ; ce qui est déjà une gageure, la connaissance étant utilisée ici à des fins qui la nient. L'innocence d'avant la fameuse faute n'est pas à comprendre. Certes ! la connaissance était toujours présente dans le fruit défendu, mais elle n'avait toute sa valeur plénière que vue par les yeux de l'innocence. Elle était vue sans que le désir de l'utiliser ne tourmentât l'homme, car celui-ci n'était pas séparé de Dieu ; il en était le pur mouvement, l'innocence était cette Présence si entière en lui-même, qu'il ne s'en distinguait pas. Seuls des êtres corrompus peuvent se poser des questions au sujet de ce qui concerne l'innocence. L'innocent n'est pas heurté, il est à sa place dans la création sans qu'une seule pensée de propriété le frôle. Il n'est pas une volonté d'être, il EST, rien de plus. Rien n'est appréhendé dans sa durée, il n'y a point de devenir et cependant toutes les formes insufflées d'esprit divin sont à chaque instant nouvelles. La mort et la vie ne sont pas encore séparées. La mort n'est qu'une valeur transitoire de renouvellement au sein d'une création qui jaillit éternellement, et en qui se rejoignent la fin et le commencement. Dans le crépuscule chante déjà l'aurore. Tout est empreint d'une saveur que notre langage d'homme est bien impuissant à exprimer. Ce que dans ce mythe l'on appela la faute, fut le premier acte où l'homme s'identifia à lui-même. Il violenta le sens profond et impersonnel de la connaissance, en en faisant SA connaissance. Ainsi, la terre et le ciel furent séparés, comme disent les Chinois. De ce premier drame naquit l'ignorance de notre nature propre. Nous nous étions séparés de Dieu en fonction d'un pouvoir accumulatif que nous allions désormais poursuivre sans cesse. Notre enfer n'est pas ailleurs. Se prenant à son propre jeu, le monde des hommes ne fut bientôt plus que bruit et fureur, victoires et défaites, plaisirs et souffrances. L'histoire devint l'écran lamentable de nos perversités. Non seulement nous avons perdu l'innocence, mais la connaissance elle-même, dont nous espérions qu'elle ferait de nous des dieux, fut pervertie en un vulgaire objet de possession. Or la connaissance réelle n'est assimilable à aucune possession ; elle est la vision même des choses sans que rien ne les sépare, elle est pure relation. L'homme, hélas ! ne pouvait que la corrompre dans sa signification réelle ; elle devenait un moyen d'affirmation de la personne ; elle était utilisée comme un objet par l'homme pour l'homme. La sacro-sainte propriété se développa dans ses multiples aspects, et en contre-partie, la grande destruction établit son empire de folie et d'ombre. On ne se maintient qu'en détruisant, tout objet n'existe plus que pour la bouche avide du désir. Tout s'établit dans la durée. Se

préservé !... se préserver à tout prix, par la violence, par la ruse, peu importe, mais la grande affaire est de se préserver. Aux cataclysmes naturels, comme s'ils ne nous suffisaient pas, nous ajoutons par notre tragique méprise nos propres catastrophes, guerres, révolutions, crimes sur tous les plans. Moins nous voulons mourir, plus nous mourons. Les naissances et les morts deviennent une ronde infernale. À quelle folie obéissons-nous, pour que nous nous perdions avec tant de conviction passionnée dans les abîmes qu'ouvrent sous nos pieds nos luttes sans espoir ? Folie d'autant plus insolite, qu'au départ, selon les mêmes sources mythiques, cette lutte fut assumée par celui qui fut appelé « Le plus beau des anges ». Pourquoi était-il le plus beau des anges ? Qui a opéré cette première différenciation, si ce n'est le jeu que se donne Dieu lui-même ? Et savons-nous bien garder toute mesure avec nos questions ? Qui questionne ? Qui répond ? N'est-ce point alimenter notre démente ? Sommes-nous les inquisiteurs de l'univers ? Reconnaissons la pauvreté des mots et les limites de nos recherches. Bien qu'il semble impossible d'épuiser l'angoisse qui nous serre de près, notre condition humaine nous rend impudents et frondeurs ; nous sommes de race questionneuse et soupignons sans cesse vers l'empyrée. Par le truchement de tous les mythes nous voulons des réponses. La création n'est-elle pas déjà une division que nous introduisons au sein du divin par le concept tout humain que nous en avons ? À moins qu'elle ne soit le premier élément d'un jeu que Dieu se joue à lui-même, et dans lequel il se meut en une complexion inexplicable : Un et Multiple. Notre difficulté c'est d'accepter ce jeu ; et n'oublions pas que nous introduisons la notion de jeu dans un domaine proprement indéfinissable, – nous savons qu'un mot n'est toujours qu'un mot, un à peu près symbolique de ce que nous sentons obscurément vivre dans les profondeurs. Sommes-nous vraiment bien en mesure de rechercher une justification à cette création ? Ne dépassons-nous pas les bornes de ce qui nous est dévolu ? Il est un moment où l'écho seul répond à nos questions. Qui serait assez fou pour tenter de justifier l'acte de vivre ? Ce que nous appelons la création n'a que faire de notre logique. Des mots comme : vivre, Dieu, réel, sont des mots qui ne correspondent en réalité à aucune de nos images mentales. Nous pouvons forger des mythes et encore des mythes, mais en dernier ressort nous savons qu'un mot n'est qu'un symbole vide de substance. Les mots ne sont que des conventions, des points de repère qui nous permettent de communiquer, nous l'avons déjà dit, nous le savons. Tous les grands symboles des religions traditionnelles de notre planète dont se repaissent les hommes, ne sont encore que des images par lesquelles ils adoucissent leur angoisse.

Prenons un exemple d'interprétation de certains symboles dans le christianisme. Prenons les symboles divins du Père, de la Mère et du Fils ; essayons de les considérer sans nous attacher aux fixations d'un conformisme religieux créé pour le plus humain des asservissements : le désir d'être protégé.

Selon le mythe du paradis perdu, Dieu est le Père des créatures, géniteur d'Adam et d'Eve. Sa création est pure, gratuite, inexplicable à l'homme non adamique pour qui toute création doit obéir à une nécessité. Dieu ne crée pas pour !... mais parce que cela est dans sa nature de le faire. Dans l'Éden, rien n'est encore corrompu, tout est dans les mains de « Hywh », et le fruit de la Connaissance ne trouble pas l'équanime existence de ce premier couple en qui Dieu veut bien se reconnaître. Il ne se passe rien parce que rien n'est choisi contre rien. Les dualités existantes : homme et femme, bien et mal, chaud et froid, etc., sont assez pures pour ne pas buter contre elles-mêmes. Elles sont jeu divin. À ce degré, l'intelligence créatrice s'identifie à sa création. Ainsi de Père elle devient Mère. C'est la première grande dualité du jeu où l'acte s'assume en une réalité passive : « Que Ta volonté soit faite ». Cependant, n'oublions pas que nous sommes dans le domaine des symboles, et que si les mots de Père et Mère surgissent dans notre pensée, ils ne peuvent être encore que l'expression de nos projections humaines. En fait, le réel est inexplicable, et nous avons l'intime certitude que nous ne l'atteindrons jamais avec des mots. Dans la mesure où notre connaissance n'est qu'une poursuite, elle se pervertira

indéfectiblement ; et il faudra bien que nous dépassions la dualité : Père-Mère, pour savoir que toute dualité (bien qu'elle apparaisse à l'homme sous l'angle d'une vision presque fatale), n'en n'est pas moins illusoire, car elle est constamment traversée par une valeur unifiante qui la nie. L'intelligence réelle est la prise de conscience qui décèle cette valeur. C'est un pur mouvement sans mobiles. Connaître, ce n'est pas vouloir ; c'est être dans la non-identité. Connaître pour devenir est une forme de l'ignorance. Si nous comprenons ceci, nous comprendrons pourquoi l'enfant n'avait pas de place dans le jardin d'Éden. Eve n'enfantait pas parce que tout précisément était enfant de Dieu. Chaque objet participait de cette pureté originelle, l'esprit divin était visible partout, rien n'était séparé. Il n'y avait pas d'attachement au processus d'existence, car toute conscience de ce qui participe de l'éternel survole le devenir que conditionne la fixation à l'existence. Adam et Eve avant la faute (prenons garde au piège de cette chronologie ! ...), étaient vraiment les enfants de Dieu, des anges ; émanation du divin, ils représentaient ce qui existe toujours au plus profond de l'âme de la créature. Seulement ceci ne peut être que le symbole de notre pressentiment ; en fait, la majorité des hommes est engagée en des dualités si puissantes, qu'elle songe bien plus à se « sauver » qu'à s'intéresser à ce qui dépasse sa condition. Aliéné par le choix, soumis aux forces dualisantes qui en découlent, l'homme s'identifie aux éléments multiples de la création en perdant le fil conducteur qui lui permettrait de comprendre et de sentir le plan divin. Alors ne nous étonnons pas que la notion de ce qui est laid et de ce qui est beau fût déjà toute chargée du corrosif de la destruction, lorsque l'on nous initia à la révolte « du plus beau des anges ». Dans ce mythe, une conscience opérait un choix, et ce choix donnait naissance à l'ignorance. Une partie se séparait du tout pour s'identifier à elle-même, et c'est exactement cela qui permit en une logique implacable qu'Adam et Eve fussent chassés du paradis terrestre. À la formation de cette dualité s'en ajouta une autre : De l'obéissance ou de la non-obéissance à Dieu est née la dualité du bien et du mal. C'était le chemin qui devait nous amener à la conception d'un Dieu personnel, qui n'est en somme que la projection de notre identification au père. Du judaïsme et des religions qui s'y rattachent, se développa peu à peu une formidable barrière de culpabilité fermant la porte à cette pureté unitive que nous apercevons maintenant comme étant vraiment l'une des formes de notre intégration au réel (bien que celui-ci ne procède d'aucun aspect particulier, puisque rien ne le divise) mais nous sommes ici au centre de problèmes pour lesquels le paradoxe est inévitable.

Je n'appelle pas le souvenir de cette enfance, je vis avec lui, et parfois, il m'engloutit dans ses profondeurs sans que ma pensée ait eu le temps d'en suggérer un épisode. Ce n'est que dans un état d'extrême passivité que j'y accède le plus facilement. Cet état, je ne le cherche pas, il s'impose à moi sous la forme d'un abandon plus ou moins impersonnel de mes préoccupations habituelles. Il se présente souvent comme une lente chute dans une demi-veille obscure et bienfaisante. Incontestablement je quitte quelque chose, ou plutôt, j'ai le sentiment que plus rien ne m'accroche. C'est un voyage dans un infini particulier où le grain grossier de mes conditionnements ne me blesse plus. Puis, une fois ce tunnel de calme et d'abandon traversé, voici que peu à peu des images naissent ; elles apparaissent comme la révélation d'un temps très ancien de l'amour, elles sont nimbées d'une qualité de lumière proprement indicible. Une porte s'ouvre sur un monde qui, à première vue, peut paraître magique, et le miracle, c'est que ce monde existe !... continue d'exister !... Ce n'est pas un « paradis perdu », comme nous pourrions le croire de prime abord. Rien n'a jamais été perdu et rien ne pourra se perdre. Cela est dans la nature des choses, car en elles rien n'existe qui ne se prolonge déjà au-delà des formes transitoires qu'elles nous proposent ; mais nous savons que nous ne vivons pas en regard de cette lointaine enfance ; ou tout au moins, ce que nous appelons vivre n'est qu'un succédané, une sorte de pourrissement de la vie. Cette grâce naturelle qui était propre à l'enfant que nous avons tous été, ne nous a jamais quittés, puisque nous la percevons dans le présent de notre existence malgré cette vie adulte qui nous écrase et nous rive à elle comme le boulet au forçat.

Plus nous désirons nous débarrasser de notre condition d'adulte, plus elle nous pèse. Nous pressentons que dans les vains efforts que nous faisons pour nous en libérer, il y a une loi fondamentale de la vie que nous ne comprenons pas. Non que nous ne tentions pas de voir la réalité de notre être ; mais entre l'intellect qui essaye de nous la faire percevoir et l'état de réceptivité de notre sensibilité, il y a un abîme qui ne peut être comblé que par l'union de ces deux valeurs. Toute pensée que nous ne SENTONS pas au niveau de sa compréhension n'est pas une pensée réelle, mais simple jeu de l'intellect. Peut-être est-ce notre obstacle majeur ! Rien ne sert de nous entêter sur un obstacle avec le désir de nous en délivrer, nous ne faisons ainsi que le fortifier.

Et maintenant, assez de logique, assez de ce stuc maussade qui veut que nous expliquions sans arrêt l'inexplicable. Oui, bien entendu, nous n'allons jamais à l'essentiel, nous préférons nous laisser ficeler par les mille détours de notre dialectique ; l'acte qui permettrait que celle-ci explose comme un gigantesque final d'apocalypse, nous ne l'accomplissons pas parce que la logique est la plus sûre justification de notre chère entité. La logique permet que nous nous maintenions au cœur d'une conquête qui suffit à émousser notre raison d'être, assez toutefois pour ne pas nous laisser dépérir dans la sombre et secrète insatisfaction qui nous ronge comme une maladie inconnue. Nous n'osons pas nous abandonner dans ce vide, et les relations nous semblent presque aussi fatales que l'existence de la personne que nous incarnons. Pouvons-nous perdre pied une bonne fois, nous abandonner à toutes les morts, et ainsi, ce qui nous tient se déjetterait et se purifierait en une vaste détente ?

Une fois de plus nous voici liés à une question, et il ne faut plus de questions !... il ne faut plus de questions !...

Dans cette première enfance, rien ne prend la forme d'un événement, car aucune image ne se superpose et ne se préfère à une autre. C'est un état qui se situe sur un autre plan que celui de la connaissance telle que l'envisage notre intellect. C'est un monde que nous n'avons pas su maintenir, et que la société a détruit en partie. Pourtant l'or merveilleux de notre vie d'enfant est toujours à portée d'âme, mais nous préférons vivre à la périphérie de notre réalité plutôt que de nous abandonner résolument à cette présence. Nous vivons à la périphérie, parce que toutes les sensations par lesquelles nous nous différencions, tous nos appétits, tout ce que nous appelons nos activités semble être là et nulle part ailleurs ; alors qu'en fait, nous ne sommes crispés que sur des apparences. Ce n'est qu'à la suite d'une somme d'expériences et des souffrances qui en résultent, que nos yeux se dessillent, et que nous n'accordons plus la même importance à ce qui auparavant prenait la première place dans nos préoccupations immédiates. Nous nous rendons à l'évidence qu'on ne possède qu'en détruisant, et en détruisant l'on se détruit. C'est le seul aboutissement de toute passion. En somme, le problème de la vie est une recherche d'équilibre entre la destruction et la création. Jusqu'où nous identifions-nous à ce grand jeu appelé vie ? Jusqu'où devons-nous soutenir les nécessités organiques qui font que nous existons en tant que forme ? À vrai dire, nous n'atteignons le centre de notre être que par une tentative d'harmoniser nos antagonismes. Aucune intégration n'est possible tant qu'un antagonisme dualise en nous la vision que nous avons de l'univers. La souffrance est née de la dualité. Tant qu'il y a de la souffrance, il y a morcellement, séparation, résistance. Généralement, nous appelons cela vivre !... Et alors, si vraiment se pose en nous la question de savoir pourquoi nous souffrons, nous ne tarderons pas à en rechercher les causes lointaines et secrètes.

La grande découverte, la révélation clé, c'est que le moi peut être dépassé. Le moi est notre prison, et tant qu'il nous agglomère autour de ses cristallisations successives, il se durcit et se développe à l'égal

de ces monstrueux animaux préhistoriques jusqu'à la rupture d'équilibre où tout recommence. Ce que nous appelons la mort n'est peut-être en fin de compte qu'une forme de sagesse organique, l'épuisement d'une forme.

Dans la prime enfance le moi est à peine formulé. L'équilibre entre les choses et le petit enfant est un équilibre naturel. Ce n'est point un équilibre voulu, poursuivi, construit ; c'est la résultante d'un accord spontané avec les choses, une valeur inaliénable de notre réalité profonde. Cette valeur, nous ne la possédons pas comme un objet, elle nous traverse sans se préoccuper de ce qui, en nous, cherche à se manifester dans l'affirmation d'une entité.

On ne s'abandonne au réel que par une acceptation de ce qui est, mais cela est d'une grande difficulté, nous ne pouvons y parvenir qu'en nous abstenant de tout jugement. C'est le seul chemin pour que la tragédie s'éloigne de l'orbite habituelle de notre vision, car nous savons maintenant que si grave était-elle, selon l'interprétation de nos passions, elle ne pouvait être qu'un élément du grand jeu dont elle n'était qu'un attribut transitoire. Elle se déroulait devant notre âme comme une écharpe d'image. Elle joue dans ce jeu dont le pouvoir n'est pas d'être ou de ne pas être, il n'est rendu à sa liberté que par un acte de gratuité totale. Seule une prise de conscience du jeu profond permet à la souffrance de disparaître l'homme ne se situe plus alors dans l'action insensée de son activité par laquelle il se détruit.

L'enfant adore naturellement, c'est-à-dire qu'il ignore sa candide adoration. Il adore avec ce même naturel qu'il donne au jeu sans trop bien distinguer l'objet même de son adoration du contexte universel ; sans trop bien se distinguer lui-même de cet univers dont il est une parcelle vivante. Plus tard, nous découvrirons qu'il y avait dans notre enfance quelque chose qui savait au-delà de notre espèce ; mais nous n'aurons que l'intellect pour nous faire appréhender ce quelque chose, et c'est encore lui qui nous révélera que le vrai savoir ne s'incarne que par l'immolation du désir de comprendre. Désir qui ne se réfère toujours qu'à une mémorisation, car ne pouvant partir de rien, son départ est déjà une dépendance. Le vrai savoir ne se révèle à nous que si nous reconnaissons pleinement l'illusion de notre affirmation. C'est une source de sagesse retrouvée au cœur de toutes les choses ; en elle tous les antagonismes se résorbent. Source dont le cristal d'amour n'a jamais cessé de couler, mais nous ne l'entendons pas, tant notre moi parade dans les innombrables agitations de la foire des hommes.

Chez le tout petit enfant, le moi n'étant pas encore formé, ce savoir lui est donné au-delà de nos concepts habituels. Le domaine des expériences du moi n'est pas encore réalisé en lui. Il ne peut y avoir expérience que lorsque le moi manifeste sa présence ; c'est précisément cette informulation du moi qui donne à l'enfant une telle adéquation au monde, lui confère cette grâce qui nous émeut parfois jusqu'aux larmes sans que nous sachions pourquoi. Cette beauté enfantine, je me souviens que ce fut l'une des premières énigmes qui se présenta à ma pensée d'adolescent. En ce temps où je me nourrissais de questions, la beauté de l'enfant m'émouvait déjà comme la présence d'un secret que nous avions perdu. Je me surprénais à me demander pourquoi la beauté de l'enfant est passagère, et je frémisais devant la décrépitude de la vieillesse !... Je ne savais pas encore que la beauté est un élément de la relation dont le mystère transcende aussi bien les formes de l'enfant que celles du vieillard ; je ne pouvais savoir que les formes extérieures n'étaient encore qu'une convention arbitraire et transitoire de la sensation esthétique. En ce temps, je m'identifiais trop à l'aspect périphérique de la beauté pour en trouver la pure signification. Depuis, j'ai su que la beauté ne se limite pas au seul objet qui la représente, elle le dépasse toujours. Limiter la beauté au seul objet qui l'exprime, c'est la détruire, car elle ne supporte la coercition d'aucun cadre, d'aucune forme. Elle est relation harmonieuse de la partie au tout, en elle se brisent toutes résistances. Beaucoup commettent la folie de vouloir saisir la beauté, mais leurs mains se

referment sur les cendres de la destruction. La beauté n'est pas à saisir, il suffirait de nous y abandonner pour qu'elle nous habite ; pour elle, nous ne sommes qu'un simple temple d'accueil. Elle est une force d'éclairement et d'éveil, et la moindre parcelle de l'univers la recèle ; mais elle n'est jamais isolée, car nous ne pourrions jamais la distraire de la communion irradiante qu'elle exerce sur les choses. Elle est surtout présente là où l'innocence la chante et la loue sans le savoir, – c'est-à-dire sans déjà diviser par un acte de conscience ce qui n'a aucune raison de l'être. C'est pour cela que la beauté magnifie l'enfant d'une façon si directe qu'elle semble vouloir provoquer en nous le choc suprême de sa révélation. L'homme ne devrait jamais oublier que les enfants sont réellement « Le sel de la terre ». Comprendre l'enfant, c'est retrouver l'image d'une valeur harmonieuse, réconciliatrice, valeur que nous avons perdue en accédant à l'état adulte. Malheur à l'homme par qui l'enfant souffre, il n'attisera ainsi que le feu de sa propre souffrance. L'éducation de l'enfant restera pour les hommes le problème le plus crucial et le plus pressant.

Chapitre II

IL Y A TOUJOURS UNE AUBE

Qui n'a le souvenir d'agrandissements inouïs, de l'ordre d'une réalité toute mentale, et qui alors ne l'étonnaient guère, qui étaient donnés, livrés vraiment à la forêt de ses sens d'enfant ? Prolongements imprégnés d'une connaissance parfaite, imprégnant tout, cristallisée, éternelle.

Antonin Artaud

Le génie n'est que l'enfance retrouvée à volonté... une perception magique à force d'ingéniosité.

Charles Baudelaire

La terre est un élément familier d'où s'élèvent, côté à côte, les plantes, les animaux et les hommes. L'enfant n'est pas séparé d'elle au point de la sentir très différente de lui, et ses jeux s'y reposent avec confiance. Elle est, pour sa candeur, un nid de certitudes, un berceau magique que de grandes mains protectrices soutiennent ; c'est le havre d'une sécurité sans condition. Ici le monde est accepté par le truchement d'une innocence plénière. Il n'est point de lieu qu'une divinité familière n'habite, et où que l'enfant soit, il est retrouvé en son centre. Aucune géographie de son âme dite sauvage ne nous émerveillera assez. Les sons, les odeurs, les couleurs l'imbibent et le tiennent enlacé aux choses. Il sait encore se coucher sur l'herbe comme sur un grand corps frémissant, en épouser la toison, y chercher les trésors d'un habitat dont la présence le ravit plus qu'elle ne l'étonne. Le multicolore s'allie au souterrain, le fil de l'aventure se tisse du scarabée à l'arc-en-ciel, le labyrinthe où s'affaire la fourmi capte toute son attention. La terre est un miroir de tendresse, un écran de saveur obscure, un grand animal maternel dont la respiration soulève les mille et un mystères de son giron. Puis, il y avait ces aubes translucides dont la chevelure s'auréolait de rose, autel offert au ciel d'où allait naître une fois de plus le grand disque de feu tournoyant. Ces aubes accordées aux chants des oiseaux, appelaient tout un monde de ferveur presque disparu dans la trappe des années qui suivirent.

La terre était tendre, telle une matrice originelle où je m'incurvais en de longs sommeils d'après naissance. Ce qui devait naître était encore près de la fleur. Un monde d'avant l'insécurité s'étendait sur les blés assoupis et lourds de lumière. Le silence se cueillait dans le vol d'un bourdon, et la brise n'était point séparée de la frissonnante rumeur des arbres. Le ciel me versait doucement sa jarre de bleu dans le corps, et l'oiseau blond qui m'habitait y volait avec aisance. Au loin, sur la pente ensoleillée, au-dessus du petit cimetière, un faucheur aiguisait sa faux. La mort du blé pouvait être aussi douce et aussi

naturelle que celle de l'homme, dont la tranquille éternité dormait en dessous, sagement alignée, silencieuse, sous l'incantation des cigales.

Je me souviens de cette île du repos avec ses quatre murets rongés de soleil, comme d'un lieu que ne hantait pas encore l'idée de la fin. Chez le petit enfant, la prescience de la mort, ou tout au moins la façon par laquelle il tentera de la comprendre, se concrétisera tout au plus dans la vision d'un objet dont le mouvement n'est plus visible. Si aucune angoisse ne pénètre déjà cette vision, c'est que le moi de l'enfant est encore informulé, et que de ce fait il ne peut s'identifier à sa petite personne. Inutile de dire que cette grâce ne se garde pas au-delà de la troisième année. Au fur et à mesure que le moi tendra vers sa maturité, l'enfant perdra la tendre sécurité qui l'unissait au monde d'où il venait de surgir.

Attiré par l'enclos des tombes, j'étais dans l'un de mes domaines préférés, un royaume de verdure et de pierre où d'attendrissants lézards palpaient dans la chaleur de l'été. Un lieu qui m'apparaissait peut-être singulier parce qu'on le tenait à l'écart de tous les autres. Pourquoi fallait-il que cet humble cimetière fût le refuge de mes rêves d'enfant ? Avais-je seulement conscience de ce qu'il contenait ? Je le crois, sans cependant en avoir la certitude. La mort n'avait pas encore tissé dans mon âme son grand mirage de destruction. Indubitablement, j'étais porté dans la nature par une force dont l'ignorance que j'en avais consacrait son innocence. Il y avait certainement en moi un instinct de la mort, mais pas une représentation consciente de celle-ci ; la déesse noire n'était dans le grand inconscient des choses qu'une modalité du réel, et non cette grande peur qui s'empare de notre être lorsque plus tard nous nous trouvons devant notre inévitable fin.

L'homme veut toujours exploiter les choses pour sauver ou maintenir la vie ; mais le petit enfant n'est pas encore englué dans l'utilisation immédiate des objets qui l'entourent, il est plus le recevant du monde que son conquérant. Voir l'objet sans que nous tourmente le désir plus ou moins violent de le consommer, c'est déjà lui rendre, et à nous-mêmes, une valeur universelle dont nous nous étions dépossédés par la puissance dissociative de notre désir. Ce n'est pas une résignation, c'est simplement incarner notre unité avec l'univers auquel nous appartenons. Ainsi nous ne sommes plus séparés, nous sommes vraiment « Au monde », comme disait Arthur Rimbaud ; et c'est là le sens profond de l'enfance, elle vient « au monde », et ce monde lui est nourriture, comme elle est nourriture de ce monde.

L'enfant se donne aux choses dans une nature non divisée. Le bien, le mal, le beau, le laid, le bon, le mauvais, n'ont pas encore pris possession de son âme, et l'univers lui apparaît comme une inter-offrande s'étendant aux innombrables vases communicants dont il est composé.

L'enfance est renouveau, puissance de recréation, elle participe d'un étrange et mystérieux pouvoir qui nous retient et nous lie à son secret. Elle est une fleur de notre destin d'homme. En elle nous nous abreuvons à une source de vie pure et intarissable. L'enfant peut être une fleur détruite par ce que les hommes appellent le mal, mais il ne sait pas que ce mal peut le détruire, ce n'est point en lui simple ignorance, voyons cela plutôt comme un état où n'entrerait même pas l'idée d'ignorance. Nous devons bien admettre que cette optique enfantine est loin de nos calculs et de nos soucis. Préoccupés par notre microcosme sensoriel, nous fermons les yeux de l'âme à cette infinitude qui nous traverse pourtant comme un vent frais des hauteurs, nous ne la voyons pas, l'esclavage de nos passions nous axe sur les barreaux de la cellule que nous nous sommes construite !

La voix des chers fantômes de ce temps-là, comment puis-je en parler ? Il faudrait entendre avec les

yeux, voir avec les oreilles, tant elle est mêlée à quelque chose d'ineffable que les mots seront incapables d'exprimer. Que des faits précis puissent encore situer et habiller ces voix, voilà ce que je serais tenté de tenir pour miraculeux. Une force d'amour m'incline vers ce temps disparu. Comme un pauvre esprit à la recherche d'une ancienne douceur de vivre, je hante les parages d'un paysage encore inviolé depuis mon enfance, et que la nuit où je me trouve entoure d'une draperie de silence.

Les rues de ce village, encore muettes sur l'écran de mon souvenir, attendent que l'enchantement active un nouvel éveil. Mon corps est un instrument appauvri, trop lourd dans sa présence adulte. Je dois me perdre, m'amenuiser, m'oublier ; me laisser glisser comme une ombre affamée dans le dédale de ces ruelles, m'immiscer à nouveau dans ce monde qui paraissait oublié. Ce sont là des choses que l'on ne peut écrire, mais qu'il faut laisser s'écrire. Toute volonté de faire quoi que ce soit ne peut être ici que trahison. Le « laisser s'écrire », c'est vraiment une sécrétion du cœur, une frontière que ne peut franchir nulle raison, et si la tristesse de l'exil doit nous tenir sous sa coupe, mieux vaut lâcher le stylo tout de suite plutôt que d'écrire dans l'artifice d'une recherche forcée. D'ailleurs ce livre a été, et sera sans cesse en danger de se perdre, inlassablement provoqué par ce qui le nie. Le temps présent a ses exigences ; depuis ces années lointaines, un monde bruyant et dangereux est né, un monde dans lequel nous nous débattons pour nous maintenir à flot et ne pas nous laisser envoûter par sa démence. Pour l'homme, cela devient maintenant une œuvre de titan que de dominer l'engrenage dans lequel il est impitoyablement entraîné. Partout le rêve est balayé par la machine, et il faut une grande réserve de vie intérieure pour garder le silence au centre profond de notre être.

Ce village de jadis, qui aujourd'hui m'est donné comme une présence bénéfique, peu à peu s'arrache de l'ombre et déjà j'entends ses fontaines, des personnages aimés s'animent. Ses ruelles en escalier sont à l'image d'un cœur neuf et retrouvé ainsi que ses artères de vie tranquille. Je suis vivant dans une communauté d'avant les âges, du moins mon langage d'homme ne trouve aucune autre image pour dévoiler cette eau enfantine que mes petits pas portaient devant la ferveur naturelle de ceux qui m'entouraient. Mille génies bienfaisants accompagnaient ma ronde de leur amour léger. Je m'abandonnais dans leurs larges mains protectrices, et m'y reposais en un jeu de vivre dont il n'y avait pas lieu de douter. Ils étaient un élément de la nature, toutes choses semblaient m'appartenir sans que je sentisse le poids de la possession ; je vivais dans un joyeux royaume dont j'étais le prince aimé.

Il est étrange que mon esprit soit rétif à décrire un fait anecdotique d'alors, mais je sais que de cristalliser un incident autour de quelques phrases, me ferait perdre le chemin que j'ouvre avec tant de circonspection. Ce chemin exige que je ne me perde pas dans des précisions extérieures, aucune forme pittoresque ou complaisante ne doit me circonvenir. Si j'écris que les rues de ce village sentaient bon le bois brûlé, je laisse cette image à sa seule expression, elle ne sera qu'une expression de surface, que quelques mots déjà vidés de substance, un masque de banalité sur la teneur sensible de mon âme d'enfant. Toute création poétique dépasse les mots qui l'expriment, et aucune nomenclature de tout ce que pouvait me suggérer alors l'odeur de bois brûlé ne pourra me satisfaire. Les ruelles sentaient le bois brûlé, cela indique plus un climat, que la vision objective et sèche du fait. Pour moi, un monde fabuleux s'ouvre dans cette image ; elle est une porte que j'ouvre sur un temps animé d'une telle ferveur, que toutes ces pages ne suffiraient pas à l'épuiser.

À la sortie du village, la route filait droit devant elle, se perdant dans son propre horizon ; la voie du chemin de fer et la rivière allaient dans la même direction. Nous y faisons de longues promenades, un subtil enivrement de poussière et de soleil donnait à ces heures une patience transparente et rêveuse. C'était un temps où les routes appartenaient encore aux piétons, elles n'avaient pas ce relent d'essence et

d'angoisse que donnent les routes à autos d'aujourd'hui. Un parfum d'eau et de verdure lui gardait dans ma joie d'enfant une puissance d'envoûtement, elle appelait l'aventure, le monde et ses richesses inconnues en étaient le naturel prolongement. Sa lenteur blanche m'enveloppait de son décor, et les formes étaient suées, offertes avant même qu'elles ne fussent dépassées. Nous y cheminions avec Mère-grand dans la quiétude des longs après-midi d'été. De l'autre côté de la voie, le murmure de la rivière venait parfois jusqu'à nous, une hirondelle piaillait haut dans le ciel ; nous étions de grands amoureux, Mère-grand et moi, et nous allions la main dans la main le long du talus herbeux, chacun à l'échelle de son amour.

Un jour, nous sommes allés très loin sur la route ; la montagne semblait voguer avec nous. J'éprouvais une agréable crainte à m'éloigner du village. Peu à peu le paysage perdait ses ramures familières, devenait inconnu, désert. Par deux fois, tel un monstre, le train passa en trombe, figeant mon étonnement dans un plaisir obscur, presque sacré, instantané d'une violence que je ne comprenais pas ; puis, le bourdonnement des abeilles reprenait au-dessus de l'herbe en fleurs, leitmotiv d'un secret de vivre que ne corrompait pas encore en moi le désir de le connaître. Nous devons rejoindre un autre village, m'avait dit Mère-grand ; c'était une expédition !... mais une grande surprise devait m'être réservée ce jour-là. La route paraissait n'en plus finir, lorsque subitement nous prîmes un chemin qui passait sous la voie, et à peine avions-nous débouché hors du petit tunnel, que la rivière nous est apparue ! Un bac nous attendait.

En vérité, nous arrivons maintenant dans un de ces hauts lieux où l'enfance reçoit les grandes initiations naturelles. Pourtant, la vision qui m'était donnée ne révélait rien d'exceptionnel. Nous sommes bien plus près d'une harmonieuse conjoncture qui unissait un état précis de mon être avec un paysage, plutôt que ce dernier ne provoquât à lui seul l'euphorique révélation qui suivit.

On ne pourra approcher de ce mystère que par légères touches, car nous serons toujours près de le perdre. De le perdre par notre lourdeur, par notre difficulté à nous transplanter dans la merveilleuse fraîcheur des révélations enfantines. Il faut s'ouvrir comme à un poème à ce qui va suivre.

Une qualité d'eau et de lumière domine cette image. C'est une intraduisible perception, tant l'intensité de la rencontre se situe déjà sur un autre plan que celui qui nous soutient quotidiennement. Un dieu bienfaisant avait mis tout en œuvre pour présenter à ma conscience soudainement éveillée, l'eau et sa lumière, Il n'y eut pas de choc, ce fut simple et calme. Oui, l'eau me fut révélée !... l'eau !... ce mot se suffisait à lui-même ; aujourd'hui, je dois le dépouiller de sa dureté, le rendre à son étonnement premier, le malléabiliser au-delà de ses utilisations habituelles, le redonner à son esprit.

L'écran de ma mémoire situe ce lieu fait d'heureuses et justes proportions, dans la vision d'un paysage parfait, – bien que ce dernier terme soit loin de me satisfaire. Peut-être faut-il attribuer cette harmonie des proportions à ma petite taille, les choses paraissaient si grandes ! En même temps je m'en sentais plus près, d'autant plus que rien ne me séparait d'elles ; j'étais acquis, adéquat à leurs manifestations. Aux yeux de mes trois ans, la rivière prenait valeur de fleuve, et ce fleuve accumulait en moi des forces dont je n'étais nullement l'acquisiteur puisque j'étais absolument passif ; cette force me traversait. J'étais un accumulateur vivant en qui la rivière pouvait se refléter, et comme nous ne le savions ni l'un ni l'autre, nous étions unis dans ce reflet. Il n'y avait pas l'eau et moi, il y avait l'eau !... l'eau révélée, il y avait ainsi que le chantait saint François d'Assise : « Ma sœur l'eau ». L'eau !... comme si je la touchais pour la première fois. Passivité heureuse dont je me laissais bercer pendant que nous traversions la rivière sur le vieux bac. Le plus sûr indicatif de ce jour-là était une odeur de goudron et de vieilles plan-

ches mêlée à celles de l'eau et des arbres qui festonnaient la rive comme de vieux amis, maternelle chevelure dont le vert sombre grandissait à notre rencontre, chavirait notre cœur dans leur promesse d'ombre. Mère-grand riait et parlait avec le passeur qui devait être aussi vieux que son bac. Les rames grinçaient avec un rythme lent, tranquille, sans hâte, comme si le temps ne dût jamais avoir de fin.

Aujourd'hui, je reconnais le don exceptionnel de ce jour. Une connaissance m'était offerte, une connaissance que je n'avais point quémandée, elle m'était donnée parce qu'il était dans sa nature de s'offrir, et dans la mienne de la recevoir. Nous étions unis dans un accomplissement.

Depuis ce jour, l'eau étend ses mystères et ses coquetteries, sa puissance de persuasion, ses étonnantes roulades, ses entrelacements d'où jaillissent les ciels ensoleillés. Cette rivière fut le premier cortège offert à mes yeux éblouis. L'eau me fut vraiment révélée, et je ne puis partager la ferveur de cette découverte qu'à la lumière d'un autre souvenir qui se situe dans la même année.

Je traversais un pont très long dont l'extrémité se perdait dans la nuit, il enjambait le fleuve qui séparait en deux la cité que nous habitions. Je n'ai qu'à me recueillir pour voir à nouveau l'eau noire et glauque, rapide et luisante qui coulait comme mille serpents en furie et rejaillissait contre les arceaux de ce pont. J'étais séduit, attiré dans ses châteaux d'algues et de cristal, et de je ne sais encore quels mondes inconnus. Dans cette féerie sauvage, je me sentais appelé vers le plus vieux et le plus familier des éléments, une retrouvaille. Déjà quelque chose en moi se dépassait et me projetait hors de la cité. Subtile et captieuse, l'eau était une langue énorme, tourbillonnante à l'orée de ses abysses. J'étais conquis, subjugué, subissant l'hypnose, et cela se passait en traversant le pont, ma main nouée à celle de ma mère ; c'était un soir, un soir de mon enfance très lointaine, si lointaine !... Ce devait être une nuit d'hiver, l'eau roulait son velours, voluptueuse masse qui partait à l'assaut des murs et clapotait sur les berges ; veloutée, fluide, éployée, jaune et noire ; l'eau et ses lunules dansantes, son odeur de fraîche enlevée, l'eau rutilait et ondulait dans un plain-chant barbare ; moirée par les lampadaires des quais, elle étalait devant mon regard attentif et heureux, extasié, sa souple et ténébreuse robe.

Depuis, je l'ai poursuivie sans cesse dans les méandres de ma destinée, et elle est devenue cette femme-fée longtemps connue, longtemps aimée, mais elle ne jette plus comme autrefois, ses filets de verre sur le gouffre clair de mon enfance.

Mais revenons à notre rivière et à son vieux passeur. Lorsque nous eûmes débarqué sur l'autre rive, nous traversâmes un bois dont les hautes frondaisons semblaient me sourire tant leurs élégantes dentelles aériennes continuaient en moi l'état de grâce étonnée que m'avait donné la rivière. Comme un jeune chiot je courais en tous sens, épousant les lianes des concordances subtiles qui m'unissaient au monde. Sans le vouloir, j'avais retrouvé le thème éternel des accordailles, j'étais l'enfant sacré de l'insouciance, j'acceptais d'être heureux en ignorant que cela pût constituer le moindre privilège ; ce qui est la véritable qualité de ce que nous appelons le bonheur !... ce pauvre mot qui symbolise ce que les hommes poursuivent sans répit, et qui cependant dans son essence échappe au désir ! En fait, employer ce mot limiterait déjà l'état dans lequel je me trouvais. Ce mot rend un son tristement humain, et il est plus près de nos regrets que de nos réalisations.

Ce n'était pas non plus la joie panique avec ses explosions et ses débordements, cette joie bien connue de l'adolescence prenant possession avec ivresse du pouvoir que confère la promotion au monde adulte. Non, c'était une joie qui participe plus du grand inconscient des choses que d'une certitude dont nous nous repaissons.

Enfin, sur une éminence, le village que nous allions visiter nous apparut ; dévoré de lumière, il vibrait dans le bleu foncé du ciel, tel une tortue endormie. Plus sec, plus dépouillé que celui que nous avons laissé près de son lac, il occupait mon horizon comme une promesse accomplie. Une ferveur secrète me le faisait aimer, je sentais qu'il consacrait ce jour, ceci je le sentais avec moins de précision que je ne le décris aujourd'hui, cependant, un rêve que je fis trente-sept ans plus tard vint confirmer étrangement cette impression.

Dans ce rêve, je voguais sur un grand radeau qui devait être un bac. Le passeur avait une voix familière et sage, quelques jeunes femmes riaient doucement à ses propos. Le jour était doux, et une tendresse m'envahissait d'une ferveur tranquille. Nous étions sur un lac et l'eau clapotait autour de nous. Sans hâte nous voguions vers le rivage, et celui-ci approchait lentement dans le vertige d'arbres géants qui semblaient venir à notre rencontre. Je débarquais seul dans un port calme et silencieux : le port de la paix. Ensuite, j'avançais dans l'ombre des grands arbres, et je sentais battre dans mon cœur une promesse belle comme une grenade ouverte, pourtant j'étais sans désir, – je ne pouvais avoir plus que ce que j'avais !... Dès que j'eus traversé le bois, je marchai sur un sentier d'un aspect très méridional parmi des rochers intensément dorés de soleil. Ce sentier montait en pente douce, et je sentais la promesse proche. Subitement, l'extase me cloua défaillant dans une contemplation immobile !... Une ville de palais lumineux s'irradiait à plein ciel !... Elle était à l'horizon, comme l'aube d'une patrie mystique enfin retrouvée. Mille cloches soulevaient ma joie, et maintenant je sais que jamais je ne pourrai décrire cet instant.

C'était une église de campagne, avec son odeur de foin et d'encens, obscure et ventruée à souhait. Ses portes latérales entr'ouvertes sur la vive lumière du jour, où les contrastes d'ombre et de soleil attiraient mon regard vers l'issue qui seule convenait aux dieux de mon enfance. Mère-grand m'emmenait souvent à ses dévotions, soit pour que je fusse témoin des longues prières, qu'elle chuchotait d'une voix monocorde et blanche en fermant ses yeux que j'apercevais à peine sous son voile noir ; soit pour que j'assiste aux offices. Elle ne pouvait imaginer que ces visites ne m'apportassent quelques bénédictions de Celui qu'elle adorait les mains jointes et de son regard de madone. Je dois le dire, je ne me sentais pas une attirance particulière pour ces saints lieux où j'avais plus de raisons de m'ennuyer que de me plaire ; cependant, malgré mon incompréhension pour leurs mystères, j'aimais entendre l'orgue, voir luire la douce lumière des cierges dans la sombre intimité des ors de l'autel. Je suppose que tout cela devait m'apparaître comme un jeu pour grande personne, et mon jeune âge permettait que je ne fusse pas trop contraint d'y participer. Je trottais autour des adultes avec une candide désinvolture, et le Seigneur, « Al Signour » comme disait Mère-grand, n'était pour mes jeunes années que la simple abstraction d'un monde qui ne concordait pas avec le mien. Les longs bavardages de ces génies souriants ou grondeurs qui m'entouraient et que je devais regarder en levant bien haut la tête, ne laissaient pas parfois de m'impatienter. Il est vrai que Mère-grand était avec moi l'indulgence même, et lorsque cela me pesait trop d'entendre les longs récitatifs et toute la pompe qui les accompagne, je m'agitais assez pour que la chère femme me dise d'aller attendre la fin de la cérémonie dans le petit cloître attendant à l'église. Je devais certainement accepter avec plaisir de quitter la maison du Dieu des grandes personnes pour un lieu qui garde encore aujourd'hui dans ma mémoire une secrète prédilection.

C'était un petit cloître vétuste, avec sa guirlande de colonnes et son carrelage moussu. Humble, silencieux, d'une douceur toute franciscaine, abandonné des grands, il était mon Alhambra des rêves, mon mystérieux refuge. Si les messes étaient longues, ici, dans le carré parfait de la cour intérieure entourée de ses piliers, le temps ne me pesait plus, et je n'étais plus esclave de l'attente. Dès que je

franchissais son seuil, une transformation s'opérait, je retrouvais dans ma solitude des concordances que j'avais perdues dans l'agitation des adultes. En vérité, il me sera difficile d'évoquer ce cloître, ce souvenir est un des plus énigmatiques qu'il me sera donné de soulever dans ces pages. Lorsque je m'abandonne à sa vision, je me trouve devant une qualité de la sensibilité très différente de celle qui fut à la base des événements vécus dans ce village.

Ce qui m'étonne en écrivant ces lignes, c'est ma difficulté d'accorder l'enfant de jadis à ces proportions harmonieusement architecturales, dont le gain esthétique ne me paraît convenir qu'à une maturité d'homme. Seul l'homme peut être épris de ce désir d'achèvement dans la perfection, en créant dans ces pierres ses propres formes d'affirmation. Peut-être était-ce là ma première rencontre avec l'art, et l'esprit qui me parlait un langage muet dans ce cloître était assez grand pour me recevoir. Il m'était donné de rejoindre le monde des adultes en étant touché par la grâce d'une de leurs œuvres. Cette œuvre, je puis la voir dès que je le désire comme un rappel constant de ce que nous sommes dans les profondeurs de notre existence. Quelles que soient mes préoccupations intérieures, sitôt que la vision de ce cloître me visite, il m'apparaît chaque fois sous l'aspect d'une gracilité presque sévère, me laissant une saveur d'incorruptibilité telle, qu'il en acquiert une valeur hiératique. Je ne suis ni saisi ni conquis par sa beauté, en réalité je venais en ce lieu d'une façon naturelle et dansante ! Ce lieu venu à moi, je ne l'avais pas choisi, j'étais allé à lui, le point d'intersection de deux courbes, nous devons nous rencontrer. Je rentrais dans son calme ainsi que le chat s'installe devant un foyer. Je m'étendais dans la baie de son silence où je m'accordais le temps de muser. Même mes jeux semblaient ici se transmuier en une valeur différente de celle qu'ils offraient habituellement. Ils en étaient plus balancés, plus coordonnés, plus riches. Jouer et vivre, point séparés par la fiction ; tout allait de soi en une sorte de gravité légère et ténue.

Je date de cet âge ma tendresse pour un certain bleu et un certain rose. L'esprit de ce cloître était fait de ces couleurs, et peut-être fut-il mon véritable initiateur lorsque, à l'orée de mon adolescence, je découvrais la suavité des Fra Angelico. Dès que je retrouvais ces couleurs au hasard de mes routes méditerranéennes, soit sur les voûtes d'une église, ou sur la robe d'une statuette sainte, j'étais saisi par une intense et tranquille douceur. Nullement étonné, je connaissais ce fleuve de ciel et d'aurore dans lequel je m'étendais en m'abandonnant. La puissance de ce ravissement, c'est qu'il n'était au service d'aucune idole, ces deux couleurs se suffisaient en elles-mêmes, leur intensité diluait toute forme et provoquait un état de tendresse naturellement mystique, bien que le mot mystique et tout le vague qu'il contient, soit ajouté aujourd'hui de façon purement conceptuelle ; mais en ce temps où ces deux couleurs manifestaient leur pleine richesse en moi, j'étais l'innocent récepteur de ce que je n'avais en vérité aucunement recherché, elles m'avaient été révélées à l'heure où le cœur de l'enfant n'avait pas encore été séparé du plus grand cœur de cet univers d'où il venait de surgir. Ce rose et ce bleu dont la tendre subtilité imbibent encore les fresques du quattrocento, je devais au fur et à mesure que mon état d'adulte s'affirmait, en perdre la ferveur ; plus je grandissais dans la dureté de la société des hommes, moins elles me devenaient nourrissantes. Je n'ai plus d'elles que quelques cendres mélancoliques que je soulève avec précaution. Je regarde !... L'enfant du cloître est la féerie de mon âme, il marche avec son secret sous les arceaux où le ciel de l'art neige son amour.

Quels que soient les souvenirs que je soulève de ces temps, Mère-grand s'y inscrit en filigrane, rosée de bienveillance sur mon inconsciente liberté de jeune animal, elle incarnait le motif dominant de ma petite vie ; gardienne de joie, elle était la mère, la grande mère, celle qui apaise, l'île bienheureuse du sourire. Je ne peux cependant accorder à sa présence la seule utilité d'une sécurité, elle débordait le cadre des protections tutélaires, ses visages étaient multiples, et aucun ne pouvait la circonscrire au seul

rôle d'enfanter, de nourrir et de protéger le fruit de la chair.

Je la sens plus que je ne la vois, je la sens comme un élément naturel duquel je ne puis me distinguer, déesse obscure et lumineuse en même temps. Dans l'ombre claire des ruelles en escalier, je puis la voir surgir dans la vision de mes trois ans. Presque toujours je me laisse aller à elle plutôt que je ne me sers de son pouvoir, jamais je n'ajoute à ce qu'elle fut. Si les traits de son visage me sont devenus presque inconnus, – bien que parfois je retrouve ses yeux clairs d'amour tranquille – un autre héritage me fut donné ; je n'ai qu'à prononcer ces mots : « Mamma Sabina » !... pour qu'un rayonnement de ferveur me saisisse comme une prière. Pourtant son image reste floue, estompée, et si j'essaye de la poursuivre, elle m'échappe, ne me laissant au cœur que le vide de mon désir frustré. Je ne dois jamais être las de ma patience, je dois savoir attendre pour que « Mamma Sabina » me surprenne, pour qu'elle soit de nouveau près de moi, et avec elle le parfum de mon enfance. Alors je puis m'abandonner, les mains nues, comme l'enfant de jadis. J'aborde à une autre lumière.

Elle était certainement inconsciente de sa puissance d'amour, et elle vécut et mourut semblable à la multitude de ses frères humains en butte à tout ce qui est humain !... Mais en elle, quelque chose la dépassait que mon âme enfantine ressentait très vivement. Nous étions unis en des accordailles où, sans le vouloir, précisément parce que nous n'y pensions pas, nous vivions avec force et joie. Elle fut mon génie de paix, et si son visage, hélas ! se détériore aux limbes de ma mémoire, je reconnais en chaque détour de ces jours lumineux et lointains, sa présence.

C'était une époque où le moteur était rare, la voix humaine avait encore sa densité ; entendre des pas résonner sur les pavés d'une ruelle avait un caractère intime et reposant ; la joie était simple au cœur, et le regard se posait sur les choses avec la tranquille certitude que tout était acquis. Les odeurs étaient honnêtes, le déroulement du temps, paisible. Rien ne pressait ; les travaux et les jours permettaient le rêve. Chaque instant suffisait à sa tâche. Ainsi tout s'ordonnait sans heurt, et le carrousel des saisons, lentement changeait les décors constamment repeints à neuf, et toujours, ce grand ciel au-dessus de nous.

Souvent, lorsque dans ma famille nous soulevions la chronique de ce temps-là, il me fut dit que Mère-grand et moi étions inséparables, que l'on nous accueillait de foyer en foyer, et que l'on s'exclamait sur le fils d'Eve !... J'étais le fils d'Eve : non que ce fût là une appellation allégorique, mais Eve était le prénom de ma mère qui avait vu le jour dans ce village. D'ailleurs peu importe l'esprit avec lequel on me nommait, aujourd'hui encore, je suis touché par l'aile du rêve à la pensée que l'on ait pu m'appeler le fils d'Eve.

J'éprouve de la difficulté à personnaliser « Mamma Sabina », elle devait être un de ces « simples d'esprit » dont nous entretenons les Évangiles, en vérité je ne la sens qu'esprit. Je n'ai d'elle aucun souvenir de forme ou d'odeur précises, même pas le son de sa voix. Elle était présence d'amour, en elle j'étanchais ma soif d'affection.

Si je soulève le souvenir de grand-père François, son mari, il est hors de doute qu'en lui je ne sentais pas la présence d'un esprit. Son contact m'était plus lourd, plus rude, plus végétal, moins communiant, – bien qu'alors je ne me sentisse dominé par aucune préférence. Grand-père François était surtout un homme de la terre, et quelquefois j'allais avec lui parce que j'aimais l'odeur des champs labourés, celle de l'étable, celle du foin coupé. Le soir, un peu avant la nuit, ma main dans la sienne, nous allions vers une petite écurie qui se trouvait au bord d'un chemin, pas très loin du village ; et là, je le regardais traire

la bonne vache qui alimentait de son lait notre modeste communauté familiale. J'ai le souvenir très précis de l'écume que je prenais sur le dessus du lait avec une feuille de lierre, et que j'avalais avec ravissement.

Mère-grand préférait me mener aux vêpres, et quelquefois, entre mes deux bons génies, il y avait rivalité ; j'ai la vision d'une légère querelle à ce sujet à l'intersection de deux ruelles proches de l'église. Cependant, dans ce cas, je dois le dire si ce n'est l'avouer, je préférais la promenade vers l'étable et l'écume du lait !... « Mamma Sabina » était une croyante ardente au cœur simple, et son interprétation de l'univers était celle d'un enfant. Ma mère me disait dernièrement, que parvenue à la puberté, elle délaissait de plus en plus ce qu'il est convenu d'appeler les devoirs d'église, et « Mamma Sabina » lui avait dit alors qu'il lui serait intolérable d'être au paradis en sachant que sa fille serait en enfer !... Cette candide et naïve image d'Épinal me fait comprendre pourquoi je sentais en elle plus un esprit qu'une présence charnelle, et je mesure à sa juste valeur, le privilège que j'eus de vivre une période de mon jeune âge près d'une source où l'eau était si pure.

Nos deux esprits s'accordaient sur un plan singulièrement simplifié. Peu nous importait que l'idée que nous nous faisons du monde fût puérile : fausse ou vraie, elle suffisait à notre faim. Même les faiblesses nombreuses qu'elle eut envers moi, ne peuvent en aucun point situer « Mamma Sabina » dans l'optique habituelle de la société des adultes. Je sais que nous n'étions pas séparés par nos conditions respectives et que nous étions sans le savoir les subtils artisans de notre magie du bien-vivre. Nous avons établi notre royaume, et nous nous suffisions l'un à l'autre comme s'il ne dût jamais y avoir de fin à notre amour. Tout allait de soi, la rivière coulait, le soleil se levait, et l'alouette nous appelait au-dessus des maïs ; je sais maintenant que Mère-grand participait d'un esprit qui ne meurt pas parce qu'il est au cœur du monde, et je refuse toute mélancolie, quand dans ma vision de ce temps, je revois la croix de bois fruste sous laquelle elle repose dans le petit enclos des morts où j'aimais tant aller rêver.

Souvent l'image s'éclaire sous l'effet d'une surprise. Un son, une couleur, une forme, rencontrés incidemment, suffisent à faire naître ce monde d'autrefois. L'image semble alors se figer en une seconde d'une étrange et intense fixité ; puis, déborde de sa simple vision, elle vit, et nous sommes étonnés de sa puissance sur nous. Cependant que les images fourmillent dans le creuset de notre esprit, celle dont nous voulons parler s'en détache par sa qualité de signification. Nous fermons les yeux sur elle, et sourdement, presque avec passion, nous voudrions l'inclure dans une prière ; mais vite, elle n'est plus qu'un phantasme dansant, elle se désintègre, et notre rêve s'effondre. Mais nous ne tardons pas à nous laisser de nouveau ensorceler. Non pas, comme nous pourrions le croire trop facilement, que nous poursuivions cette qualité d'image ; nous constatons simplement qu'elle nous possède, et qu'elle vient à l'heure de son choix. Ici, tous les mille et un corridors du souvenir ne peuvent que se dépasser. Quelque chose nous transporte hors de nous-même, quitte le monde familier de l'ennui, traverse l'écran des habitudes mortes, et soudain s'anime dans la renaissance d'une image : nous savons bien que ce n'est pas décrire cette image qui importe, en elle quelque chose nous subjugué, nous sommes à la croisée de tous les arts !

L'odeur du lac, par ces fins d'après-midi d'été, envahissait les ruelles ; une senteur qui m'amollissait par son insistance, la promesse alanguie d'une présence calme, l'appel du rivage. J'étais attiré par ce petit lac étendu comme un tapis du ciel, et qui portait le nom de notre village. Il n'était pas bien long, son ovale s'étendait sur quelques kilomètres ; d'un côté, la route, et de l'autre, la voie ferrée ; tout autour, des montagnes, pas très hautes, dénudées, dont les courbes adoucissaient l'horizon en de tendres gammes de bleu. À l'autre bout du lac, face aux maisons qui s'étagaient avec la grâce dépouillée d'un

village grec, un canal que l'on distinguait à peine, masqué par des roseaux, conduisait les eaux dans un grand lac où dansaient quelques îles voluptueuses, crucifiées de lumière.

La modeste maison de mes grands-parents se trouvait un peu en retrait du rivage, derrière une grande bâtisse qui était le seul hôtel de la région. Une langue d'eau provenant du lac par un tunnel construit sous la route, venait baigner un des murs de notre demeure. De nombreuses fois, je réussissais à échapper à la bienveillante surveillance de mes bons génies ; de la courette ombragée par un figuier sous lequel je jouais, face à la cuisine où Mère-grand préparait les repas, j'avais vite dégringolé les deux ou trois marches qui me séparaient de ce minuscule port où se balançaient quelques vieilles et nonchalantes barques. Je musais sur les vieux gradins de pierre en écoutant le clapotis de l'eau ; puis, traversant la route au-dessus du tunnel, j'étais vite au bord du lac. Ensuite, je longeais le quai jusqu'à la grande place du port, où sur la berge je rencontrais mes amies les lavandières. J'étais accueilli par des exclamations où il s'agissait, comme de bien entendu, du « fils d'Eve ». Les battoirs résonnaient ferme, avec une conviction joyeuse, les bras étaient solides, bien musclés, ne rechignant pas à la tâche, et l'on ne s'ennuyait pas !... Il y avait tant de choses à dire !... Et tout ce linge que l'on tord, que l'on agite, que l'on frotte, l'eau brassée en tous sens, les gouttelettes irisées qui parfois jaillissaient à mon grand plaisir jusque sur moi. L'odeur d'honnête savon parfume encore mes narines ; tout cela, aujourd'hui, donne vie au château de mon rêve retrouvé, une antique vigueur s'éveille, un temps de la vie est suspendu ici. Même le pouvoir d'évocation s'estompe et laisse à toutes ces formes le temps d'infuser leurs présences ; peu à peu une transmutation s'accomplit, tout est projeté avec une telle puissance d'expression que tout caractère d'informulation a disparu. Ce sont mes amies du port, elles ont la langue vive ! le geste rapide ! la plaisanterie facile ! Au rivage des siècles je les convie... et j'aime voir l'eau gourmande lécher leurs pieds nus.

Et maintenant, je songe que ce n'est là qu'une image qui a surgi des milliers d'innombrables images de ma vie. Dans cette image, rien ne semble se passer ; cependant, je sens qu'elle a ses exigences et qu'elle dépasse la limitation que lui imposerait un simple souvenir affectif. Tous les gestes qu'elle contient se sont maintenus au-delà d'eux-mêmes. Je suis l'un des prolongements de cette image, et je continuerai de l'être jusqu'au jour où brutalement une cassure scindera ma conscience, et tout plongera loin de ce qu'il est convenu d'appeler mon champ d'expérience ; alors qui sait si ce rivage, ce temps de ma vie, ne se retrouvera pas hors du temps, comme symbole de ce qui le réalise et le surhausse dans mon âme, l'accomplit et le réalise dans cette extase d'être, inexplicable et inexplicée ? Et voici qu'une révélation me submerge, vient enrichir ma vision. Je perçois que cette image n'est déjà plus la banale conscience visuelle d'une image, cette image dont il importe si peu que je l'analyse ou la décrive minutieusement, échappe à la conscience linéaire, à la vulgaire surface des faits ou des lignes. Quelque chose s'est renoué en elle qui la tient au-dessus de tout mobile, son relief de plénitude est un sûr indicatif d'une force non corruptible qui la traverse inlassablement de sa lumière. Il importe peu que c'eût été des lavandières, hautes en couleurs, aux gestes prompts, riant et plaisantant comme des commères ivres du plein soleil de ce jour. L'image pour elle-même n'est qu'un film sans importance. Ce qui emporte mon adhésion et m'ouvre au sacré, c'est de découvrir dans ce mouvement de la vie, une inaltérabilité, une révélation de la beauté qui dépasse l'affectivité habituellement attachée à un souvenir. Je ne suis plus aux abords immédiats de cette image, je regarde en elle presque sans la voir ; sa puissance est un élément de relation plus que de description, et je crois que là réside son secret.

Décrire est une surface, décrire ne nous mène qu'aux frontières de la forme et du mouvement ; une image ne peut s'exprimer que si elle donne son plein de réalité, et pour cela elle doit s'arracher à nos conventions habituelles autant qu'arbitraires de subjectivité ou d'objectivité. Toute image réelle est une

image ouverte sur l'inexprimable, sur l'inconnu t... elle ne peut être manifestée et intégrée dans sa texture profonde, que si elle répond à cette condition ; c'est alors qu'elle peut VIVRE et s'intégrer à l'universel sans lequel elle est infirme.

Dans chaque image, il y a toujours une aube, et ce jour de ma vie d'enfant gravite autour d'un soleil inconnu dont les rayons me ravissent et me réduisent à une contemplation dont je me laisse pénétrer jusqu'à l'effritement de ma personne. C'est-à-dire qu'en elle j'aborde à la gratuité de l'acte de voir. Ce qui me surprend dans l'inexorabilité de l'acte de voir sans qu'aucun mobile le conditionne, c'est que cette vision n'est pas ou n'est plus MA vision. Il semble que dans cet état la vision atteigne à une sorte de translucidité qui la transforme ; elle n'est plus étroitement accouplée au simple point de repère d'une mémoire, elle réalise sa signification à l'égal d'une révélation. Ce n'est pas un lieu perdu dans l'espace, ce n'est surtout pas un port de sécurité, un sentiment nostalgique, ni même un tableau pour un peintre féru de pittoresque ; un peintre qui pourrait peindre cela, aurait transcendé les couleurs, les aurait rendues à leur éternité. Je ne vois cette image qu'en puissance d'esprit, elle brille au-devant de moi avec une sorte d'étrange ferveur ; et toute cette puissance en esprit, ne lui a été donnée que parce qu'elle a été vue par les yeux d'un enfant.

Parfois, je suis près de m'arracher de ce que je ne suis pas loin d'appeler mon mythe de l'enfance ; mais avec une régularité déroutante, il semble que je n'établisse cette notion possible d'un doute, que pour mieux m'étonner de cette lumière qui paraît venir d'une autre lumière !... et toujours cette douceur d'exister, cette caresse de l'air, cette tendresse des visages, cet insaisissable état d'une création toujours égale à elle-même, me soutenant, m'incorporant à elle. La moindre image de ce temps est pour moi, dans la froide histoire des hommes, comme le témoignage d'une qualité d'être où une réelle plénitude du cœur unissait toutes les choses. Je ne connaissais point la tristesse du calendrier, ni la puissance du doute, ni l'avidité de notre désir de devenir. Rien n'était à préserver, la prudence et la peur étaient de grandes inconnues, ou tout au moins elles n'avaient point encore gravé en moi trop profondément leurs ornières.

Je vois un sentier rocailleux, brûlant et rongé de soleil sur lequel un enfant danse, saute, joue, gambade, court, va-et-vient vers les siens à l'égal d'un jeune chien ivre de liberté. Ce lieu est aérien, subtilement musical, tant la brise ne souffle ici que pour mieux soutenir et approfondir la pureté de chaque forme. Les pierres roulent et résonnent sous les pas, semblent participer à la bonne humeur de cet enfant et de ces deux formes que je vois descendre vers le village. D'où viennent-ils ? Je suis tenté de dire du ciel !... mais ils viennent de là-haut, de la petite écurie adossée aux rochers que cachent deux figuiers entrelacés ; ils viennent de la vigne qui lui fait face et descend abruptement en débordant sur un muret à moitié formé par la roche naturelle. Le sentier tourne, passe en dessous, c'est là que ma vision s'attarde.

Ce jour-là, nous devions faire une rencontre qui accusa nettement, à l'aide d'un symbole animal vivant et vieux comme le monde, l'abîme existant entre la condition de l'adulte et celle de la prime enfance.

Sous la vigne, un serpent barrait le sentier dans toute sa largeur ; on n'en apercevait ni la tête ni la queue qui disparaissaient sous les herbes sèches. Bloqué dans mon élan, médusé, intrigué, je m'arrêtais en sursaut devant lui. Une prudence instinctive m'inclina à ne pas le toucher ; cependant, je ne ressentais aucune crainte, je l'examinais, suprêmement captivé. Sans doute était-ce la première fois que je voyais un reptile. Il ne bougeait pas, peut-être dormait-il ? Malgré les années qui me séparent de cette insolite rencontre, je sens encore cette attention si aiguë, si juste que l'enfant peut exprimer, cette précision dans l'observation du détail lorsque son intérêt est éveillé ; cet enthousiasme devant la

découverte, qui nous apparaît puéril, parce que nous avons perdu la fraîcheur et la spontanéité de notre esprit devant le mystère de la création.

Je remontais le sentier en courant, afin de faire part de ma trouvaille à ma tante qui bavardait en riant avec une amie ; mais aussitôt que j'eus dit ce que j'avais vu, les deux femmes poussèrent un cri, effrayées, elles ne voulurent à aucun prix continuer leur chemin. Échappant à leur surveillance malgré de pressantes objurgations, je redescendis vers l'objet de tant de crainte que je retrouvais allongé à la même place. « Ne le touche pas !... pour l'amour de Dieu ne le touche pas !... », me criait ma tante d'une voix angoissée en se frayant avec son amie un passage dans la vigne. Je me souviens d'avoir été étonné d'une telle frayeur, d'en avoir été intrigué, je ne comprenais pas : J'enjambais le reptile avec un mélange de précaution et de désinvolture, et courus rejoindre les deux femmes qui m'attendaient plus loin avec anxiété. Ma tante m'embrassa vivement, comme si j'avais échappé à un grave danger, et renouvela ses recommandations de ne jamais toucher quoi que ce soit qui rampe !... ce qui devait certainement être valable dans son esprit ; pourtant, il était aussi valable que le serpent n'eût point bougé, et que je ne fusse pas effrayé. Mais en définitive, peut-être que la grande peur des serpents qui me hanta pendant de longues années, date-t-elle de ce jour ; du moins pour que ce souvenir fût si précis, il a dû marquer mon esprit et mon imagination, provoquer un traumatisme. En ce lieu, et plus j'y pense moins j'en doute, la peur me fut enseignée. Je ne chercherai pas à soutenir qu'il pût en être autrement, je constate ce fait calmement, la peur est une irréductible évolution de notre nature, évolution à laquelle aucun de nous ne peut songer à se soustraire. Nous n'avons pas à regretter ce temps de l'innocence, mais heureux ceux qui peuvent encore en soutenir le regard. Le pauvre homme se reconnaît à son radotage de raisonneur, il n'admettra qu'un seul pouvoir, (qu'il croit être un pouvoir), le sien, et il n'aura de l'univers que la vision que lui donnera sa prison. Un jour, nous découvrirons que notre pouvoir d'homme n'est qu'une grande illusion, les grands fonds de l'innocence monteront jusqu'à notre souffrance, et les parois de notre cellule s'ouvriront comme les pétales de la fleur au printemps. Mais auparavant, il faudra que le jeu se fasse, que l'histoire continue, et la légende se greffera sur ce « fils d'Eve » qui perdit ses ailes d'ange le jour où il rencontra son serpent, lui aussi !...

La maison de mes grands-parents était sise transversalement au bas d'un coteau qui dominait le lac, et sur lequel le village étendait son éventail de vieilles pierres. Le mur latéral, dont la base moussue baignait dans le petit port, était assez étroit et s'élevait tout en hauteur. Il n'avait qu'une seule fenêtre haut perchée, de laquelle on pouvait apercevoir un coin du lac, l'hôtel en masquant la plus grande partie. Cette fenêtre était celle de la chambre qui abritait mes rêves. Pour y accéder, il fallait gravir les deux ou trois marches qui reliaient la ruelle à la courette au figuier ; et, en face de celui-ci, à droite, il y avait la façade principale de la petite maison. L'on y voyait de prime abord une cuisine dans le clair-obscur où brillaient les cuivres, quelques bûches brûlaient par intermittence sous le manteau d'une vénérable cheminée. Près de sa porte, un escalier de bois, construit extérieurement, menait à la galerie sur laquelle s'ouvraient les portes des deux chambres. Celle qui était au fond était la mienne, et je ne peux la séparer, dans ma vision, des épis de maïs qui séchaient là au doux soleil d'automne.

Ma chambre était carrée et de dimension moyenne ; les murs, peints avec rusticité à grands coups de pinceau de chaux bleutée. Le lit de fer verni était adossé au mur en face de la fenêtre. À gauche, contre la paroi, un vieux crucifix de bois noirci par les ans. À droite de la croisée, il y avait une commode sombre et massive, et au-dessus d'elle, dans un cadre doré, une pieuse reproduction de la Vierge et l'Enfant.

Si je me laisse glisser dans le suave et bénéfique apaisement que me donne encore maintenant le

souvenir de cette chambre, je suis capté par sa simplicité quasi monacale. Son sol était revêtu d'un vieux carrelage rectangulaire d'un rouge passé, usé de telle sorte qu'il en était tout bosselé ; ses courbes s'incurvaient sous la plante de mes pieds. Cette chambre me gardait dans la tiède sécurité du nid, où les choses les plus simples s'associaient à mes désirs d'enfant, en ouvrant le grand portail de la féerie.

À mon réveil, le matin étendait sa lumière, toujours une surprise... En attendant que l'on vînt m'habiller, je savourais quelques calmes jeux ; à être immobile !... Je l'appelais le jeu de l'arbre mort. Je modulais des sons en imitant le bourdonnement d'un insecte ailé, dansant et poudré de soleil, venu me tirer de mon sommeil. Je suivais les évolutions dramatiques d'une araignée dans sa toile. J'imaginai sur le crépi des murs, les images les plus fantasques. Le jeu que je préférais était celui de fixer la naïve image de la Vierge et l'Enfant qui me faisait face, et que je pouvais apercevoir de mon lit simplement en ouvrant les yeux. Je la fixais longuement, calmement, sans effort, je me perdais en elle, comme s'il ne dût plus exister que son regard et le mien. Je suppose que je ne savais pas ce qu'il pouvait advenir de ce jeu, et qu'il n'était au départ que le fruit de mon désœuvrement. J'y fus peut-être amené par une propension naturelle à la contemplation, sans qu'il y entrât le moindre signe de dévotion. La sainte Vierge n'était pour moi que la belle image d'une mère couronnée d'or, drapée d'azur et de rose dans ses amples vêtements royaux. Elle flottait divinement dans le ciel en me transperçant de son regard de reine. Gracieusement guindée, offerte dans la solennité d'un visage trop lisse et trop pur, ovale parfait d'où l'humaine détresse était absente ; elle présentait souverainement l'Enfant vêtu de pourpre.

Les barrières à ces sortes d'images sont faites de ce ritualisme qui les cristallise au gré de la dogmatique d'une église toute puissante, que deux millénaires ont organisée autour de l'homme religieux qu'elle croit ou suppose servir. Mais l'enfant organise ses propres rites, aucun respect de commande n'intervenait dans mon jeu, l'enseignement ne me venait pas sur les ailes d'une idée imposée, il surgissait de lui-même et enrichissait ma vision d'un événement nouveau. L'enfant aime le merveilleux, il est dans sa nature qu'il crée un monde magique, et en vérité le monde est magique, l'enfant le sait, il n'y a que les adultes pour en douter !

Ma contemplation était patiente, le hiératisme de la Bonne Mère n'était pas pour me déplaire ; cette gravure me devenait familière, et je jouais avec elle plus souvent qu'à tout autres jeux. Puis, je ne tardais pas à remarquer que plus je la regardais, plus ma vision s'hallucinait, ou peut-être n'était-ce qu'un simple trouble de la vue !... mais il était certain que j'avais vu ses lèvres bouger !... Cette découverte m'émerveilla, et je n'eus de cesse, chaque fois que ce jeu commençait, de m'établir dans ce langage silencieux qui m'élevait à la hauteur d'un rêve et se déroulait avec une étrange lenteur. Langage informulé dont me suffisait le mystère que je ne cherchais pas à percer ; je n'en exigeais rien d'autre que cette magnificence de la féerie qui me gardait au sein d'un monde particulier que j'avais abordé de mon plein gré. Je ne faisais qu'obéir à des lois qui dépassaient la limite de ma compréhension ; par elles, se retrouvaient en moi des valeurs que la vie rendait à leur totalité. L'abandon au jeu était sans mélange.

On ne comprendra jamais assez la gravité du jeu chez l'enfant, sa nécessité initiatrice, sa force de persuasion, son débordement hors des cadres qu'il se donne. L'homme est souvent infantile devant le drame de vivre, il ruse avec ses responsabilités, méconnaît sa vraie nature pour se maintenir dans la prison de ses mille évasions, alors que l'enfant joue vraiment le drame. Combien de fois sommes-nous étonnés par la cruauté enfantine, par son imagination que la culpabilité n'a pas encore ternie. L'enfant est le jeu dans le jeu, il porte le grand théâtre de la vie ; le doute, ce mal de vivre de l'homme qu'il est convenu d'appeler mûr, n'a pas encore pris possession de lui.

Le tendre miracle de ces lèvres !... Je me laissais bercer, je ne me lassais point d'entendre ce chuchotement que je devinais à mi-chemin entre mon imagination et ma vision, cet appel de tendresse ! Les yeux aussi avaient cillé, je me liais au regard de cette madone du silence, l'intimité de mon sourire y répondait. Ainsi, peu à peu, l'image se détachait du jeu dans lequel j'avais voulu l'emprisonner, elle se sanctifiait malgré moi. Les rapports qui m'unissaient à elle se transformaient ; ils n'étaient plus dominés par mon désir de jouer, à mon tour je subissais, ou plutôt je me laissais ravir. Je m'abandonnais à une passivité proche du sommeil, et pourtant cela était bien différent de l'habituelle torpeur que procure le désir de dormir. Je me laissais glisser dans le giron d'un état d'être que je ne cherchais pas à éviter ; on prenait possession de moi, et je me donnais entièrement dans l'étirement de ces matinées, où maintenant je vois l'aube de ma vie rejoindre l'ordre des sources profondes qui la régissent.

C'est avec gravité que je prends conscience de ces grands rythmes cosmiques auxquels nous appartenons, et dont l'enfant par sa fraîcheur de perception est le plus proche. Peu importe le nom que nous donnons à ces valeurs dont la puissance nous submerge dans les quelques trop rares moments de réalisation de notre vie, mais alors, nous ne pouvons plus douter que là se trouve la clé de l'énigme ! Vivre est un acte de magie continuelle, si l'ennui nous étouffe et que nous ne sentons pas cela, c'est que nous ne vivons pas.

Chapitre III

PRENDRE CONGÉ DE L'ILLUSION, C'EST UN PEU PRENDRE CONGÉ DES HOMMES

C'est à Rio que j'ai appris à me méfier de la logique. Vivre est un acte magique. L'œil est-il à gauche ou à droite de la main ? demande un proverbe nègre. Ce n'est pas une énigme. C'est une recette de sorcellerie sous forme de devinette, il faut répondre. C'est le papillon ! cela vous apprend à mieux regarder et à pénétrer l'essence mystérieuse des choses.

Blaise Cendrars

La vie a passé, continue de passer. Elle passe comme un songe dont il est difficile de s'éveiller, et rares sont les instants où l'homme vit réellement. L'homme souffre de la maigreur de son esprit, non qu'il ne puisse l'alimenter, mais il préfère besogner à de petites tâches ; en fait, c'est un besogneux, et ses problèmes sont plus d'ordre économique que spirituel, – même lorsqu'il « roule sur l'or », surtout lorsqu'il « roule sur l'or » !... Ce qui lui répugne le plus, c'est de voir sa misère. Ce qui lui arrive de plus courant, c'est de se construire un refuge et d'en faire sa prison. Il aime les prisons, les barrières, tout ce qui limite la vie d'une façon ou d'une autre. Il doit protéger ce qu'il s'est mis en tête de sauvegarder : lui-même bien sûr !... et lorsque l'on veut sauver quelque chose, fût-ce soi-même, c'est que l'on s'est exilé de la grande patrie cosmique pour s'enfermer dans la sordide cellule de notre personne. L'enfer commence ici !...

Certes, la souffrance est notre lot, et nous ne serions pas loin de penser que la vie est une absurdité ; mais issue de notre angoisse, commence alors l'aventure prodigieuse de l'homme religieux. Dès que nous regardons au-delà des barreaux de notre ego, nous savons et sentons sourdement que quelque chose se dépasse en nous. Le vent frais de l'esprit nous traverse alors avec la violence d'une puissance inconnue, et nous voilà prêts à repartir de zéro, prêts à tout reconsidérer. Le tunnel des expériences nous transmue, nous captive sur les voies les plus diverses et les plus folles. Enfin, le mot vivre prend toute son intensité dramatique. Nous émergeons d'un fatras de lois et de fausses civilisations ; autour de

nous, des modes de vie séculaires et même millénaires s'écroulent à la lueur des incendies, des révolutions et des guerres. Tout cela nous est familier, trop familier !... Les hommes vont-ils s'éveiller à l'approche des temps apocalyptiques ? Cesseront-ils de s'évader et de s'amalgamer autour de leurs pernicieuses fanfares-suicides ? Chacun découvrira-t-il à temps l'ordre de sa solitude à laquelle il ne saurait échapper, et qui seule lui permettra de se trouver ?

Nous découvrons que les plus subtiles constructions de la pensée perdent leur éclat, que les livres ne sont que drogue, que nous sommes lassés, blessés de toutes parts. Les multiples contradictions au sein desquelles se débattent théories, doctrines, et autres connaissances, ne font qu'accuser la crise de ce monde. Dans ce grand cirque, chacun veut modifier quelque chose, soit pour garder des privilèges soit pour en acquérir ; l'univers ne leur apparaît plus que semblable à un objet qu'ils utilisent sans vergogne. Il est incontestable que si nous ne concevons l'univers que de cette façon, nous le faussons, le limitons, le réduisons à n'être plus qu'une erreur dans notre esprit, nous l'établissons dans une séparation dont nous portons la responsabilité. Dès lors, nous construisons le domaine de notre illusion à l'intérieur de notre sensation, en faisons le seul critère de notre existence ; et comme dirait monsieur de La Palisse : en nous séparant, nous nous sommes séparés !... faisant fi de notre infinie relation aux choses, et délibérément, nous nous coupons de la seule source qui alimentait notre esprit.

Notre avidité est devenue une protubérance qui à la périphérie de notre être nous a rendus aveugles. Toute la complexion de l'homme se trouve dans le dépassement ou le non-dépassement de son avidité. C'est là le problème fondamental où chacun ne peut être que le seul répondant. La misère nous tenaille, et pour compenser les maux qu'elle nous donne, tout ce qui est en dehors de la puissance du moi affectif ne nous paraît que néant. Nous ignorons la détente, notre sommeil devient de plus en plus agité. Par l'utilisation outrancière de ce monde, nous avons établi l'empire du bruit, empoisonné l'air des villes, nous nous détériorons, détournons des grands rythmes universels, notre vie devient de plus en plus artificielle, et bientôt nous aurons des âmes en plastique !... Nous aurons avili ce monde, et peut-être que dans notre démence nous ne manquerons pas de le faire sauter avec nous !... Voilà où nous en sommes, ces images sont le résultat de notre souffrance et de notre impuissance.

Cependant, paradoxalement, nous n'avons pas à nous préoccuper du devenir de notre espèce !... Chaque fois que nous lançons nos filets sur l'avenir, nous n'en retirons que notre espoir accroché comme une pieuvre à une chimère ! Rien n'est en dehors de ce qui est MAINTENANT, et nous savons bien que toute spéculation sur l'être est déjà fausse. Quoi que nous désirions pour lui, l'être n'est situable en aucun point de l'espace, il ne se circonscrit à aucun mouvement particulier. Si nous donnons forme à l'être, pour l'établir dans son absolu, nous en faisons déjà un mythe ; et si nous souffrons de ne pouvoir vivre sans ce mythe, c'est que déjà notre désir d'affirmation nous domine, que nous projetons au dehors de nous une image idéale afin de pouvoir nous identifier à elle tout en gardant la complexion de notre avidité. C'est une formule de paresse, une subtilité de la dialectique de notre ego ; cela a donné naissance aux religions organisées. Cortège de rites lénifiants, lourde niasse d'imageries cristallisatrices.

Tout avenir ne peut être que supposé, et nous devrions nous rendre à l'évidence qu'il est vain de vouloir l'hypothéquer. Quoi que nous fassions dans ce domaine, nous corrompons l'éternel présent des choses, « Le bel aujourd'hui », nous ternissons la transparence du « Il y a » (selon l'expression de Carlo Suarès). La complexion avide de l'homme se projette au-delà de sa réalité propre au bénéfice d'une accumulation sous le poids de laquelle, tôt ou tard, il finira par être écrasé. Toute spéculation sur un devenir, même probable, est fausse au départ, car elle subit les morsures de notre imagination aux

dépens de l'authentique réalité qui n'existe que dans l'instant de l'instant, qui ne s'accomplit que dans la vie et la mort de chaque instant sans être préoccupée par la moindre échelle de valeur. Dès que l'homme établit un plus et un moins, il se crucifie dans l'étendue de la durée. Toute recherche nous arrache au réel ; nous devons trouver sans chercher. Accepter ce que nous sommes, voir au cœur de nous-mêmes, nous rendre aux mille provocations de la vie qui nous assaillent ; mais vivre avec demain est folie.

Au long de cette vie qui s'écoule et dont nous avons déjà mesuré les innombrables victoires et défaites, se pose en nous plus insistant que jamais, le problème de notre réalisation. Quand sommes-nous vraiment nous-mêmes ? Le désir de lucidité envers soi, le désir de ne point se leurrer n'a fait que grandir dans les multiples aventures de notre vie. Pendant des décades nous avons poursuivi la réalité, et aujourd'hui nous mesurons notre illusion ! Le temps de la maturité, c'est aussi le temps de l'écroulement de toutes nos super-structures théoriques. Aucun appui ne s'offre, nous avons parcouru toutes les filières qui aboutissent fatalement à ce grand vide. Nous dépendre de tout ce qui nous a tenus si longtemps accrochés semble impossible à première vue, mais quoi que nous fassions, nous nous trouvons toujours devant l'impérieuse et subtile nécessité que nous avons appelée ; liberté. Ce mot qui a présidé aux plus grandes illusions de l'histoire, ce mot mal compris, bafoué, adoré, ce mot qui est à l'origine de toutes nos turpitudes, comme de toutes nos joies les plus rares et les plus secrètes, ce mot demande à être compris selon sa teneur propre. Ce mot qui charme et qui apeure, nous ne pouvons pas ne pas sentir sa puissance ; il s'inscrit dans nos luttes, abat nos limites, et constamment nous place en face de ce que nous sommes. Dès que nous voulons l'introduire dans une philosophie ou une doctrine, il nous échappe et nous place devant un impondérable qui détruit sans pitié les plus logiques constructions de notre intelligence.

La liberté est à l'origine de toutes les relations, elle est le seul joint entre nous et l'univers, en elle se trouve la grâce de notre réalisation. Libération et réalisation sont synonymes.

Je n'ai aucune mélancolie de ma jeunesse envolée, la révérence envers le pouvoir charmeur de la jeunesse n'est qu'un préjugé de plus. Il suffit de se souvenir ! C'est l'âge où l'on rêve d'un monde meilleur avec des fins de non-recevoir à tous les coins de rue. Ce sont les tristes derniers sursauts de l'enfance et de sa candeur rêveuse, c'est la période de notre vie où chacun prend sa place ; on pourrait dire aussi, que souvent c'est le moment où chacun se fait mettre à sa place !... C'est le temps des poussées idéalistes, ou de ce faux cynisme dont la naïveté ne révèle que trop bien cette complexité où l'adulte et l'enfant s'unissent en une étrange dualité : d'une part, le désir de jouer un rôle, de s'imposer à un monde que l'on condamne avec la superbe de quelques théories toutes faites et, d'autre part, la révolte de la dernière enfance frustrée de ses rêves.

Puis, lentement, la vie nous prend dans ses engrenages. Les années passent ; peu à peu, insidieusement, un indéfinissable sentiment de fatalité envahit notre être. Nous constatons que l'homme ne change guère. Ce que nous appelons nos naïvetés, ne fait que traduire notre confusion. Sans trop bien s'en rendre compte, la majorité de nos semblables se rallie à des havres de sécurité politique ou religieuse ; on se conforme à l'esprit grégaire de la tribu, celle-ci nous ramène à ses normes, à ses prudentes estimations, à la durée ; l'avidité propre à chacun est soigneusement canalisée, et ainsi l'on crée des formes de civilisations où notre vie n'est qu'une routine équilibrée par des compromis continuels. Des groupes sociaux se forment, s'opposent, se combattent, se supportent ou se détruisent au gré de l'histoire. Les siècles s'enchaînent aux siècles, les millénaires se suivent, mais l'homme change peu.

Nous devons bien nous dire qu'il y a quelques irréductibles, qu'il serait vain de classer en ennemis ou

en amis de la société ; mais il est certain qu'ils sont dangereux pour l'ordre établi. On en a peur, ils empêchent de tourner à sa guise le triste commerce des relations humaines qui se satisfait trop vite de ses limites. Ces êtres, on les jette souvent en prison, parfois même, selon certaines conjonctures historiques, on les fusille ; jadis, on les mettait en croix ; ou alors, on essaye de les amener à l'ordre de leur temps, de les corrompre en falsifiant leurs enseignements après leur mort, ou en les comblant d'honneurs !... Parmi ces irréductibles, il y a également ceux qui vivent ignorés de leurs semblables, ceux qui ont dépassé toute compassion, ceux qui ne méprisent pas, ceux qui ont mesuré la vanité de vouloir transformer les hommes malgré eux, ceux qui ont oublié leur je, ceux pour qui influencer est encore exploiter, ceux qui laissent à chacun l'heureuse découverte de sa profonde solitude, et lui permettent ainsi d'accéder aux transmutations réalisatrices, ceux pour qui le « royaume n'est pas de ce monde ». Il y a les simples aussi, que nous ne devons pas oublier, et qui nous émeuvent par leur pureté ; mais au bout de tout cela, il y a la mort unificatrice où toutes nos clowneries, nos agitations et nos misérables préséances se dissolvent en un secret et grand silence.

Voilà pourquoi, à cinquante ans j'aime le désert, – et le désert peut être partout !... C'est un haut plateau où l'air est vif, où tout n'est que ciel et solitude. Ici, aucune valeur ne se superpose à une autre valeur. Regarder un caillou, c'est aussi voir le visage de CE QUI EST. L'esprit n'est plus tenté de faire quelque chose ! Ici, il n'y a rien à faire ! On ne refait pas l'éternité ! On peut quelquefois y rencontrer quelques dieux en méditation, mais est-ce bien encore de la méditation, cette impersonnalité solaire, ce regard intérieur où tout objet perd de sa signification parce qu'il est projeté au-delà de ses frontières ?

Est-ce à dire que je suis un homme détaché, que tout m'indiffère ? Ce serait mal me comprendre, et par surcroît méconnaître ce qu'il est convenu d'appeler la nature humaine. Celui qui veut réduire le réel à être ceci ou cela, en un tour de l'esprit, en sera pour ses frais. Nous ne sommes pas dans le domaine des définitions, et ce qu'il est convenu d'appeler vérité, est la plus chatoyante et la plus versatile des déesses ! Le poursuivant n'est jamais lassé de se sentir être, il veut sans cesse être plus, et encore plus !... Il collectionne les mille et une facettes de son précieux moi, comme un avare accumule son or. Jamais il ne s'abandonne à l'instant ; il veut sans cesse devenir, et en devenant, jamais il n'est !... c'est clair. L'homme en général est constamment dans l'illusion qu'il va devenir quelque chose : riche, sage, saint, courageux, dangereux même ! Il s'isole du contexte de l'univers pour tenter d'occuper une situation privilégiée. Il joue avec l'ombre de lui-même, Il se dit réaliste (faussement d'ailleurs), afin de mieux s'enfermer dans une forme. Je ne repousse pas la forme, au contraire, je m'y adapte en sachant qu'elle n'est qu'un jeu, je m'installe en elle comme sur un cheval de bois dans un manège, c'est mieux que de courir à côté comme un dératé ! Ce n'est pas un acte volontaire, c'est du bon sens.

Trop d'artistes ont fait de la forme leur unique problème, alors qu'elle n'est qu'un aspect transitoire de ce que secrètement ils poursuivent vainement. Encore une fois, on ne poursuit pas la réalité, on l'assume, – tout est là. L'œuvre d'art ne sera toujours qu'un symbole de notre propre réalisation, et sans cette réalisation, il n'y aura aucune plénitude artistique. Ce que demande une telle réalisation implique un tel abandon de soi, que rares sont les artistes qui peuvent s'y résoudre. En fait, la notion de génie contredit déjà cette réalisation. Les fanfares de la gloire sont un opium par lequel chacun se laisse encore trop bien circonvenir !...

L'expression la plus dépouillée rejoint l'expression la plus simple, ce sont de vertigineux abîmes d'innocence. Seuls quelques rares artistes, les enfants, les « pauvres en esprit », quelques sages et quelques saints, peuvent se sentir visités hors du vacarme de la foire du monde dit : artistique, littéraire,

politique ou religieux.

Qui suis-je ? En marge du temps des hommes, je sais que je n'ai plus à prendre ou à déprendre, ou si peu !... mais simplement à constater l'alchimie intérieure de l'esprit qui m'anime, et dont je me sens de plus en plus l'instrument. Les avenues de la connaissance étaient diverses et si, dans des milliers de livres, mon âme chercha sa provende, elle ne fut guérie de sa quête que du jour où elle comprit que toute poursuite de la réalité n'exprimait que notre démente. J'en suis là.

Je n'ai plus à chercher si je suis différent ou non des autres, le déroulement de ma nécessité frôle d'une aile sa fatalité, et de l'autre sa grâce. La plus humble besogne me révèle à moi-même, me cheville au plus près de cette âme universelle que je sens au cœur de toutes les choses et dont ne m'étonnent plus les innombrables manifestations.

Chaque temps a son regard, et rares sont les moments qui n'aient point leur glu sur laquelle notre destin semble se débattre comme une mouche dans un pot de miel ! La vie est plus que du miel, et de n'avoir su ce simple précepte qui décanterait nos désirs, nous mourons sur le lieu même où nos ailes se sont enlisées ; nous consommons notre damnation. Nous avons chu de quelques ciels lointains, comme un ange blessé ; et maintenant, lorsque parfois nous relevons la tête, ce n'est que pour mieux prendre conscience de notre esclavage, ou tout au moins, de ce que nous croyons être notre esclavage. Notre drame, c'est d'aimer notre servitude, même le saint qui regarde le ciel et supplie Dieu de le garder sous sa protection, est esclave. Hélas ! presque toujours en nous l'esprit encombre la réalisation. La compréhension de notre condition semble si bien nous satisfaire, que nous ne remarquons pas combien vite nous sommes emprisonnés par nos raisonnements. Comment réaliser notre nature ? C'est là une grande difficulté, très peu d'hommes l'ont surmontée ! Que nous reste-t-il alors, hors de cette chère connaissance ? C'est tout un programme : ne nous en effrayons point...

Il nous reste déjà notre misère ; qui n'est notre misère que parce que nous le voulons bien, car la souffrance est toujours à la mesure de la fermeté de nos désirs. Mais vivre sans désirs nous semble de folle condition, en effet, en dehors d'eux, qu'avons-nous de positif à notre compte ? De telles questions mettent mal à l'aise, nous nous sentons à l'étroit dans notre condition humaine. Le néant nous angoisse, vite, peuplons-le, même n'aurions-nous que des ombres pour nous donner la sensation d'exister malgré tout. Nous pourrions diriger mille théâtres, pourvu que tout cela s'agite, nous n'en demandons guère plus, nous nuancerons à l'infini le spectacle que nous nous donnerons, et même notre souci de transcendance ne sera qu'un tableau de plus. Celui que les Écritures nomme le malin a plus de mille tours dans son sac pour que nous regardions toujours en bas, et nous attendrissions sur nous-mêmes.

Mais il y a l'irréductible !... L'irréductible, lui, refuse le théâtre, ne s'y complaît point, bien qu'il soit de nature inconstante et qu'un rien le distraie. Mais ne nous formalisons pas de ses distractions, qu'allons-nous donc demander à l'homme ? Le commencement de la sagesse n'est-il point de ne jamais trop lui demander ? Prenons plutôt notre flûte, et le thym refleurira, quoi que nous fassions de nos inquiètes agitations. L'irréductible est rarement un volontaire, ou un phraseur, ou un prêchi-prêcha ; peut-être est-il un germe perdu, égaré par la main de Dieu, un ferment que nul temps ne peut réduire ; un élément de relation universelle branché sur l'infini, ni ange ni bête. Il est dans une position inconfortable. En fait, il n'a rien d'exceptionnel, n'est qu'une incidence parmi tant d'autres, un produit de la nature, à la différence toutefois qu'il ne se réduit pas à la seule forme de son expression dont il se méfie à juste titre. Différence qui n'est qu'artifice d'ailleurs, car la nature propre des choses ne se modifie pas selon une différence. L'irréductible est celui qui ne se réduit pas à ce qu'il est, ou tout au moins à ce qu'il croit

être. Ce n'est pas une mesure de sagesse, c'est sa nécessité, un accomplissement de la relation au-delà du temps et de l'espace. L'irréductible est un grand voyageur, mais ce n'est pas la lune qui l'intéresse !
...

Et à chaque page je me trouve devant la même faim, devant la même indécision. Tout semble recommencer, et pourtant au plus profond de moi-même, je sais que rien n'existe en son commencement ou sa fin, chaque instant porte son éternité, la mort et la vie ne sont peut-être que les deux faces d'un préjugé. Nulle réalité ne peut se limiter à cette continuité dans l'espace et dans le temps qui va de la naissance à la mort. En ce moment, le vent qui fait bruire le vieux noyer qui ombrage la terrasse, n'est point le vent d'hier ou de demain, mais le vent d'aujourd'hui qui me traverse et me lie à sa présence. Cette écriture n'a aucune raison de se poursuivre, n'a aucun but, si ce n'est l'immédiat de ma réalité qui s'inscrit comme ces nuages passent dans le ciel. Ce paysage, ces pierres, cette verdure, le chant des cigales, ces montagnes, dont la patience défie les millénaires, ne sont que les relations de cet instant dont la tendresse secrète me tient immobile. Je n'ai rien à donner en ces moments, où je ne distingue plus très bien ce qui contemple de ce qui est contemplé.

Jadis tout semblait partir à la conquête des visages aimés. Dans le diamant des rosées, déjà les premiers chars emportaient la ronde, déjà les premières cités de l'âme surgissaient dans la joie des formes, la vie était un don des dieux pour l'homme, et les toisons d'or flottaient aux oriflammes des passions. Mon adolescence tournait les pages de mon cœur. Un chant de guerre montait sourdement de mes entrailles, ensevelissant la mort dans un frémissement de puissance, l'ivresse du matin enlumina le monde, l'homme était le roi d'une création sans mélange où ma jeunesse criait son avenir et l'orgueil de sa foi ! Tout cela s'est écroulé comme un château de cartes ; au lyrisme des poursuites et des conquêtes, succéda le calme visage du Bouddha. L'ivresse des mots fut annihilée, les chants de l'avenir cessèrent de se faire entendre, l'espoir, cette sirène de l'illusion, fut démasqué sans pitié, toutes les compensations qui font que l'homme se console d'être ce qu'il est, disparurent les unes après les autres, et s'il en reste quelques-unes, l'esprit en sourit déjà. Ce fut une étrange bataille en vérité, où la mort semblait être la seule triomphatrice, s'imposant peu à peu au gré des exclusions successives. Cependant que chaque instant était une souffrance, du fait qu'il était arraché à son avenir, il était également en puissance d'amour puisqu'il se déposait de son avidité en cessant enfin de se poursuivre au-delà de lui-même. Chaque instant est accepté comme l'offrande que l'on donne et que l'on reçoit en même temps. Que cet instant soit fait de tristesse ou de joie, peu importe, il ne m'appartient plus de le changer, on ne change pas ce que l'on est, si l'on est honnête et lucide devant les motivations qui font se mouvoir notre nature propre. La nuit ne choisit pas d'être la nuit, comme le jour ne choisit pas d'être le jour ; ainsi je puis fermer les yeux sur mes désirs, comme je puis les ouvrir sur mes appétits les plus féroces, sans que je m'identifie entièrement à l'une ou à l'autre de ces actions. Ce que j'affirme ici est plus qu'une déclaration, c'est le témoignage d'un état qui s'est affermi presque malgré moi. Je ne pouvais plus me trouver au creux de ces ambivalences, qui semblaient si naturellement convenir à l'homme, que je les considérais comme faisant partie intégrante de la condition humaine. Je ne crois plus à l'action pour la conquête d'un but, rien n'est à conquérir, car tout ce qui se conquiert devient cendre !... C'est ainsi que l'homme agite les grelots de sa folie. L'action réelle n'a pas de fruit, ou du moins n'en attend point, elle se suffit dans sa gratuité, et sainte Pauvreté l'aurole de sa grâce. De même que nous n'avons pas à devenir quoi que ce soit en regard de notre réalité, nous n'ajouterons rien à cette dernière, elle est assez riche pour se suffire. Chaque instant de notre vie a la lucidité de sa relation communiant sans se perdre dans le labyrinthe des justifications ; chaque instant est neuf, puisque aucune identification ne l'emprisonne.

Je ne fais qu'épuiser l'expression qui m'habite. À tout prix vouloir s'exprimer, conduit à perdre pied, car en vérité, QUI veut s'exprimer en nous ? et pourquoi ce « qui » veut-il s'exprimer ? J'assure à qui veut entendre, qu'avec un peu de franchise, nous aurons vite fait le tour de ces deux questions. Nous ne connaissons que trop notre peur du néant et, en fin de compte, pour tenter de lui échapper, nous ne faisons que nous agiter dans le vide, c'est comme si nous voulions nous mordre à la nuque pour nous prouver que nous existons. Aucune expression n'est immortelle. Plus l'on s'exprime, plus l'on se situe dans un état de transition où l'on ne fait qu'épuiser une peur, la grande peur de n'être rien. Il est rare que nous acceptions ce que nous sommes en toute innocence, et sans prolonger quoi que ce soit de notre être particulier. Nous nous démenons, et plus nous nous démenons, plus nous nous accrochons à notre vision particulière, (même, et surtout, si elle n'est que la projection d'une discipline sociale ou religieuse). C'est ainsi que nous altérons notre vision et obstruons l'horizon de notre vraie nature, que nous sommes amenés à mordre les barreaux de notre prison.

Secrètement, il est possible que je me reproche de donner ce livre en pâture, de livrer tous les éléments d'un témoignage qui rend encore hommage à mon désir d'être compris. Ultime et dernier désir en lequel je m'allonge en long et en large, c'est un peu comme un adieu avant que la transformation d'une secrète conversion me possède et m'arrache au monde familier qui si longtemps fut le mien. Au fond de tout cela, pour faire acte de sincérité, il me semble que je suis plus avide d'être compris par moi-même que par les autres. J'essaie de me convaincre de m'appliquer à être ce que je suis au plus profond de l'abîme de ma psyché. En écrivant ces pages, je me clarifie, je me décante, j'expulse les déchets. Je ne puis me satisfaire des demi-mesures de ces multiples compromis sociaux qui ne sont que lâcheté, paresse et complaisance dans la médiocrité. Une grande faim me tient éveillé, je veux me rassasier de solitude, de méditation, de joie étonnée et calme ; je veux épeler les choses comme le petit enfant les épelle, c'est ainsi peut-être que la chenille tisse le cocon de sa chrysalide.

En surface, rien ne semble changer, et pourtant un pressentiment de gestation silencieuse enveloppe mon cœur. Sans impatience, j'attends que s'accomplisse ce qui me possède. De reprendre ici ce livre, me replonge dans le rêve de la chrysalide. De ce rêve, la vie de tous les jours m'éloigne. Les impératifs de la vie quotidienne sont des gouffres, des monstres, si l'on se laisse investir par la croyance à leur urgence. Mais il faut bien s'en accommoder, transmuter l'ennui qu'ils diluent, il n'y a pas d'autre voie.

Tous les matins, nous nous éveillons avec notre vieille âme, avec le sentiment désespéré que rien ne change, que tout recommence selon un rythme qui nous lasse et nous écrase lentement ; c'est une plaie très ancienne qui pourrit et ne veut pas se refermer, une préoccupation obsédante, une fatigue de vivre à faire pleurer. Et voici que tout d'un coup l'on se questionne pourquoi ce corps, qu'il faut nourrir, sans compter nos lourdes responsabilités envers nos proches., pourquoi tant de besoins, tant de désirs insatisfaits ? Il semble alors que nous allons enfin savoir, que nous sommes près d'une solution, qu'il suffirait d'un geste, d'un abandon, d'une prière peut-être, mais notre souffrance reste sans réponse et nous mesurons la vanité de nos questions. Nous abandonnons tous ces points d'interrogation, et acceptons notre sort. Oui, c'est cela, accepter son sort. À cette pensée, voilà qu'une chaude liqueur coule dans nos veines, la souffrance s'éloigne, et marcher dans le matin n'accuse plus cet harcèlement de faire et refaire la mécanique du quotidien.

Cette pétulance qui nous anime est assez forte pour que nous nous demandions quelles sont les raisons exactes et presque inopinées dans notre esprit, d'un tel changement à vue dans l'expression de nos sentiments. Accepter son sort, disions-nous, et il a suffi d'une phrase aussi banale pour que le soleil brille d'un autre éclat ! Accepter son sort en toute gaîté de cœur, accueillir chaque minute comme étant

la meilleure, être passivement présent en chacun de nos actes, voilà ce qui importe, voilà ce que nous ne reconnâtrons jamais assez.

Le désir ne chante plus qu'en sourdine, nous sommes surpris par des gestes nouveaux et pour tant familièrement joyeux, nous sentons que l'ornière des relations habituelles est subitement effacée ; il y aura plus de bienveillance envers les êtres et les choses, mais aussi plus d'éloignement ; comme il y aura également plus de compréhension, plus d'ouverture envers autrui, mais moins de désir de se faire comprendre. La plus juste voie pour aimer les hommes, c'est de n'en rien attendre !... Tout cela donne beaucoup de solitude et de silence. Nous ne sommes pas obsédés par l'engagement, nous ne sommes pas les défenseurs d'une vérité particulière, et le monde est accepté tel qu'il est, car chacun incarne à sa mesure les nécessités qui lui sont propres. Tout devient simple, la vie et la mort ne sont que des incidences ; nous ne cherchons plus à être distraits, car le plus humble de nos actes est accepté à l'égal des actions qui nous paraissent les plus nobles. En définitive, nous ne différencions plus.

Un décollement s'est opéré, je ne suis plus à la recherche d'une qualification, je ne désire plus me considérer comme écrivain, poète ou quoi que ce soit de ce genre. La vérité est toujours au fond d'un puits, jamais sur la place publique. Chacun ne peut œuvrer que dans l'intimité de lui-même. Ceux que l'on nomme des artistes, sauf quelques rares exceptions, sont presque tous dominés par l'ambition, et comme il va de soi, par la vanité de cette ambition. Ils se sentent trop différents des autres hommes pour ne pas se complaire à s'en distinguer. Ce sentiment de supériorité est cultivé en secret, il faut étonner à tout prix. Quoi que fasse un artiste, il sera toujours à la poursuite d'une perfectibilité qui l'emprisonnera dans les méandres de la forme. Son écueil, c'est l'esthétisme. Certains esthètes sont les damnés de la forme.

L'art dégagé de sa poursuite, c'est l'art sans art ! C'est donc la fin d'une qualification artistique quelconque. Ce qui est simple n'est jamais soumis au processus de la création artistique, parce que ce qui est simple n'est jamais créé volontairement ! Ce qui est simple se détache nettement de notre désir de création qui n'est que la projection d'une peur ! Quoi que puissent en penser les artistes, le désir de création nie notre nature propre, il est une non acceptation de ce que nous sommes. L'acte créateur est une compensation à notre angoisse, il manifeste une volupté de l'affirmation, il multiplie à l'infini les facettes de notre moi pour notre très particulière satisfaction ; il ne se lassera jamais maintenant que le mystère de toute relation se dénoue dans de cette prolifération par laquelle nous cachons notre faiblesse.

Mourir à soi, à son art, à sa famille, à ses amis, c'est aussi abandonner toute raison de vivre, toute justification, toute mentalisation de cette justification ; c'est laisser à chaque mouvement la transparence de sa présence dans l'immédiat, c'est le laisser naître d'une source intemporelle, où la mort et la vie sont les fleurs d'un même bouquet.

Aucune forme, et aucun instant ne sont privilégiés ; ils accomplissent ce qu'ils sont sans que nous intervenions, et nous savons que tout accomplissement contient déjà sa mort. Ainsi le temps passe dans le plus strict dépouillement, au silence succède le silence, on n'échappe pas à soi-même ; les conversations se font rares, nous avons de moins en moins le désir de nous exprimer ! Ah ! si l'expression de l'homme pouvait avoir l'innocence de l'eau qui passe !... mais d'avoir exprimé cette image dans la mélancolie d'un regret, cette eau en est déjà troublée.

Il faudra bien cesser d'écrire, terminer la parade, surmonter la nausée ; d'humbles tâches que ma vanité

d'homme avait négligées, m'appellent comme si tout ne devait commencer qu'aujourd'hui. Que la mort ou la vie vienne, j'ai tout à apprendre. Je m'incline devant chaque chose qui me révèle ma juste relation, me révèle le silence d'où elle a surgi. Ma vie est devenue une sorte de prière impersonnelle, un abandon plus qu'une demande, une réception passive plus qu'une exigence. Si je ne demande rien, je n'en demanderai pas plus aux hommes ; les choses ont à être ce qu'elles sont, et accepter cela dans l'esprit humain, est plus difficile qu'on ne le pense.

Comme l'arbre ou le fleuve, je n'ai pas de morale, je m'incurve au creux du monde, et telle une mouche morte, je n'attends rien. Les extases et les auréoles ne sont encore que les excédents de la souffrance. Pour moi, souffrir ou ne pas souffrir n'est plus un problème. Je ne repousse ni la souffrance ni la joie, je suis L'ACCEPTANT. Je sais cette marge de solitude qui est le nid de notre âme. Si j'utilise encore ce monde, ce ne le sera que dans la juste proportion que ma condition humaine exige ; exactement comme l'hirondelle nourrit ses petits, ou le nuage donne sa pluie. En vérité, au-delà de mon apparence, je ne suis que le simple élément naturel d'une masse homogène que j'appelle avec beaucoup de difficulté (il y faudrait aussi de la discrétion !...) : Réalité. Réalité que la folie des hommes a toujours voulu nommer de façons diverses selon les multiples fixations de leurs désirs. À la mesure de cet élément naturel, je puis être autant pierre que fétu de paille. Quelle importance cela aurait-il que je sois quelque chose de plus, si ce n'est que de m'enivrer une fois de plus aux ardentes illusions qui sont le « vade-mecum » de la grande majorité de nos semblables ? Pourtant je ne prétends pas à la sagesse ! La sagesse n'est souvent que le « statu quo » par lequel il semble que nous limitons notre avidité de connaître. La sagesse pour la plupart des hommes est une sorte de tempérance, un équilibre de l'appétit, une prudence. Chaque instant peut remettre en question l'instant précédent, l'équilibre de la vie n'est pas à la merci d'une prudence !

Où que nous nous trouvions, l'éternité peut surgir et nous libérer du temps, mais nous sommes trop préoccupés de nous-mêmes pour nous en apercevoir, trop préoccupés par les nécessités que demande notre vie, pour nous décrocher des conditions qui nous tiennent en esclavage. L'éternité est toujours présente, jamais attendue ; mais presque tous les hommes sont un troupeau de songe-creux ; un troupeau qui ne se satisfait jamais de ce qui est, un troupeau qui bêle sans discontinuer vers les fantômes de l'avenir. Pourtant, les vraies richesses sont à portée d'âme, nous n'aurions qu'à laisser là notre avidité, ouvrir largement notre cœur ; mais en nous gémit le désir de la possession, nous refusons de nous intégrer au monde parce que nous voulons le dominer (collectivement ou individuellement, sur le plan politique ou religieux). Nous ne voulons pas être au monde. Nous refusons ce que nous croyons être notre sujétion, pour accroître notre volonté agressive de conquête ; ainsi s'entretient la grande illusion qui nous ballote de plaisir en douleur, et vice-versa, comme des créatures condamnées à tourner perpétuellement dans le même cercle. Lorsque l'homme consentira à n'être rien, à ne se prévaloir d'aucun titre, qu'il consentira à croître simplement, pareil à un brin d'herbe, alors il y aura communion, intégration, réalisation. Il y aura ce qu'aucune imagination ne pourra donner, car la réalité n'est jamais imaginée. L'imagination est souvent sœur de l'illusion, elle compense nos misères, elle est notre théâtre intérieur, et notre erreur la plus fréquente, c'est de confondre la richesse de l'imagination avec la richesse de l'âme. L'homme se meut entre l'agitation et l'ennui, et il réussit très rarement à se dégager de cette balance infernale ; s'il s'en décroche, c'est qu'il a épuisé le battement de cette dualité, qu'il consent à mourir aux désirs qui entretenaient en lui l'illusion d'exister. Bref, il consent enfin à ne se prévaloir d'aucune qualification, non par l'acte de sa volonté (ce serait une illusion de plus), mais simplement parce que les écailles de l'illusion sont tombées comme les feuilles d'un arbre tombent en automne, ou repoussent au printemps.

Nous nous trouvons ici devant une alchimie de l'âme qu'il faut aborder avec précaution. Ce qui nous bloque est toujours un processus égotiste ; le nœud, c'est le moi qui envahit l'horizon de notre vision, c'est une forme d'obsession très puissante qui nous obnubile et nous paralyse. Le moi est une masse de plomb sur l'esprit ; n'est-il pas étrange que de le constater, nous libère déjà dans une certaine mesure de sa pesanteur ? Quelle est donc cette force ? Et voilà la première question que se posera l'irréductible. Vérité ! réalité ! diront les uns, Dieu ! diront les autres ; mais ce n'est pas un mot qui nous sortira d'embarras. Il nous faut plus qu'un symbole ; un concept de plus ne pourra que nous enliser davantage. Nous ne les connaissons que trop, ces grands intellectuels pour qui l'intelligence ou le talent ne deviendra qu'un brillant, et l'on ne brille que pour hypnotiser les autres... ou soi-même...

L'irréductible, lui, ne connaît que trop bien ce que contient le désir de briller, une compensation de plus et pas davantage. L'irréductible sait qu'il doit y aller de toute sa chair et de tout son esprit, il sait aussi qu'entre ces deux valeurs il n'y a aucune opposition il sait que son irréductibilité épouse une expérience dont l'aboutissement bouleverse son être. Ce qui le meut et le transforme malgré lui, est une nécessité dont il éprouve la puissance plus qu'il ne la dirige ; et ce qui est certain, c'est qu'elle ne participe pas des problèmes limités de sa personne, elle le traverse comme le courant électrique parvient à l'ampoule et l'éclaire ; et pourtant cette force ne s'oppose pas au moi, au contraire, elle le pénètre dans la mesure où il s'ouvre à elle, où il abandonne ses résistances de privilégié qu'il croyait être. Il y a là une union où le moi (le faux moi, le moi illusoire) se dissout en une force qui n'est pas lui tout en étant lui, et nous voilà dans le paradoxe une fois de plus. Le moi quitte son microcosme pour se fondre dans son macrocosme. Désormais il n'y a plus de blocage, et l'homme porte l'empreinte de Dieu ou du réel, comme on voudra, au fond ce ne sont que des mots ; ce qui importe, c'est ce que l'on sent.

Le tourment ou le souci d'une réalisation à effectuer va à l'encontre de cette dernière. Ainsi d'ailleurs que toutes les disciplines qui veulent nous la donner comme but. On ne doit poursuivre la réalisation à aucun prix. Il faut épuiser ce qui est, il n'y a pas d'autre chemin ; même en se soumettant à des disciplines : toujours l'inévitable paradoxe ! Seul ce qui est a valeur d'enseignement. Vouloir autre chose que sa nature propre est folie.

À tout prix nous voulons habiller notre misère, et notre mental nous y aide avec entrain ! Nous refusons de voir notre misère, nous préférons la recouvrir des oripeaux les plus variés de la culture, alors qu'elle est si belle dans sa tragique nudité. Le temps des maîtres est passé pour l'irréductible, et le temps de la grande solitude est proche.

L'homme a horreur d'être seul. Le plus grand solitaire, c'est Dieu. Dieu n'a pas de semblables Il ne peut être aimé et compris que par et dans sa solitude ; mais l'homme aime le troupeau, et ses croyances se développent surtout au sein du groupe, à l'intérieur d'innombrables temples. L'enseignement des autres peut nous aider, nous ne le nions pas (ce serait idiot), mais nous savons qu'en dernier ressort, il faut être seul, tout réinventer, redécouvrir, n'être plus suiveur, disciple, apôtre ou quoi que ce soit, mais seul ! seul ! au départ de notre misère, avec notre seule misère. Autour de nous sont les ruines de toutes les théories, de tous les enseignements, de toutes les morales ! Ce sont nos béquilles que l'on vient enfin de jeter ! Il faut marcher par ses propres moyens, peu importe que nous soyons faibles, peu importe que nous trébuchions, notre réalité a trouvé sa norme au sein de sa solitude.

On cherche toujours ce que l'on croit ne pas avoir, pourtant tout est en nous. Le désespoir est une forme de l'illusion, le désespoir espère toujours !... C'est autre chose, que d'être vraiment désespéré dans le vrai sens de ce mot. L'homme vraiment désespéré n'a plus rien à craindre, il est au bout de sa démence,

il n'a plus rien à être ou à paraître, il n'est ni au commencement ni au bout de la route, il réintègre le monde dans sa texture authentique, les choses perdent de leur opacité et s'ouvrent à la transparence. Les concordances retrouvées exultent et s'imbriquent aux musiques les plus subtiles de l'esprit.

Ce qui voit et ce qui est vu s'épousent en une seule valeur, c'est un mouvement continu, sans poursuites, toujours accompli à l'instant même de son expression. Une fraternisation sans dualité.

Les grands prêcheurs dont la compassion pour leurs semblables était plus forte que l'acceptation intégrale du monde, eurent tous le cœur ulcéré devant l'incompréhension de leurs prochains, à part peut-être le Bouddha. Les moutons suivront le berger, mais le berger ne pourra jamais faire que les moutons deviennent des bergers, et s'il ne devait plus y avoir de moutons, il n'y aurait plus de berger. C'est un peu une histoire de fou !... Lorsque l'homme comprendra et sentira avec tout le feu de son être qu'il ne devient pas, mais qu'il est en potentialité d'être pleinement ce qu'il est à chaque instant de sa vie, il aura retrouvé l'or de son éternité ; non plus ce maigre individu qui s'agite dans le temps et l'espace pareil à un singe inquiet, mais la présence du Dieu Vivant, l'Intraduisible, l'Impersonnel.

Chapitre IV **LA FIN D'UN DÉSIR**

... lorsque l'esprit est totalement silencieux, lorsqu'il est à bout de ressources...
Krishnamurti

Il y eut quelques semaines où la richesse expérimentale de ma vie ne pouvait aboutir qu'à une saturation. Je ne me satisfaisais d'aucune formule, d'aucun principe, d'aucune théorie. Une écluse s'était ouverte, la vie coula avec ses sortilèges, ses comédies et ses petits drames habituels. Livrée à ma méditation, elle suffisait à mon désir de voir, et naturellement j'étais à moi-même mon propre cobaye. Je regardais s'agiter en moi toute la complexité de mes réflexes et de mes conditionnements psychologiques, sans chercher d'ailleurs à les modifier au profit d'une ligne de conduite. Du moins je le supposais avec une robuste sincérité, mais par devers moi, quelque chose au tréfonds de ma conscience n'ignorait pas que ma vision était encore toute mentale ; en réalité, je me poursuivais secrètement. J'étais à l'affût d'un résultat. Je ne désarmais pas, enregistrant chacune de mes réactions aux mille provocations des choses et des hommes. Puis vint le moment où cette tension s'épuisa d'elle-même, le processus expérimental que je recueillis chaque jour dans mon journal cessa, non par faute de sujets, mais peut-être par simple fatigue mentale. J'avais accumulé et provoqué une inflation d'expériences, j'en fus un peu barbouillé comme après un repas trop copieux.

Je ne tardai pas à réaliser que le désir de voir dans ma propre nature n'était qu'un leurre de plus dès l'instant où cet état était voulu. D'avoir espéré atteindre ce que je pensais être la vérité, même en croyant me dépouiller du désir de la posséder, ne pouvait que me jeter dans une impasse ; car une vérité que l'on peut atteindre n'est pas la vérité, mais une nouvelle cristallisation de la poursuite du moi. Je fus tenaillé par un doute, — à savoir, si mon processus expérimental était aussi bien épuisé que je voulais bien le reconnaître. Ce n'est qu'un grand besoin de repos, me disais-je, qu'un simple abandon conditionné par les circonstances, ainsi que le sommeil vous prend après une journée de labeur. Cependant, je remarquais que : primo, je n'étais pas du tout disposé à me reposer — ce qui implique qu'il y avait aussi autre chose qu'une simple fatigue mentale ; secondo, je supportais difficilement un certain vide de l'esprit ; ce que j'appellerais le malaise de la non-crétion. En fait, ce n'était qu'une dernière agitation,

qu'un dernier désir de préséance de mon ego. Connaître ce qui créait ce malaise m'amenait à rire de ce moi obsédant, qui tel un Protée revenait continuellement à la charge sous les déguisements les plus divers, se transformant de vice en vertu et vice versa avec l'habileté d'un démon familier connaissant bien les habitants de la maison.

Ceci m'amena vers une acceptation quasi sans réserve des choses, et quelques-unes d'entre elles se modifièrent d'elles-mêmes au contact de cette nouvelle situation. À la crispation du désir, succéda la détente d'un non-vouloir que j'observais calmement, amusé du tour pendable que je jouais au moi tout en sachant que celui-ci n'était qu'un symbole de l'existant, qu'une préfiguration de la réalisation. Je n'essayais pas d'échapper au malaise que créait ce vide de l'esprit, je me laissais passivement porter par lui, laissant les problèmes de ma vie se défaire d'eux-mêmes sans que j'intervienne volontairement. C'est-à-dire que je les laissais aboutir à des conclusions spontanées, exactement comme si j'obéissais à des valeurs hors de ma compétence personnelle.

Dès que rien n'est voulu, l'inspiration trouve son compte, car aucune épaisseur ne s'intercale dans la juste relation des objets ; aucune raideur, aucune tension ne repoussent l'objet vers lui-même en le faisant s'emprisonner dans sa propre insistance. Nous sommes ici au-delà du mieux ou du moins bien, nous ne sommes simplement qu'au terme d'un jeu qui s'est épuisé. Nous reconnaissons avec une sorte de stupeur sacrée que rien ne motive ou ne limite ce qui est. Nous découvrons subitement que tous nos conditionnements que l'on croyait d'une véracité indiscutable, selon l'expérience de notre sensibilité, ne sont en vérité que ce que notre esprit veut bien qu'ils soient. C'est-à-dire que si nous voulons nous mystifier et nous satisfaire en nous complaisant à poursuivre vainement notre moi, nous n'aurons qu'illusion et désillusion sans discontinuer. Nous sommes pris dans un jeu et nous ne savons pas encore très bien qu'il n'est qu'un jeu. Mais dès que nous constatons que rien n'est situable, que tout est pure relation, que nos antagonismes habituels ne sont que mesquines ouvertures, nous découvrons que nous n'avons rien à défendre, rien à sauver, rien à conquérir. Nous ne voulons convaincre personne de quoi que ce soit. Le monde est ce qu'il est. Nous sommes ce monde. Que nous soyons ce monde n'est en soi ni un bien ni un mal ; si nous l'analysons, nous ne ferions que redonner un élan à la roue de notre illusion d'être et nous nous enivrerions de nouveau dans le tourbillon des actions affectives. Prenant fait ou cause pour ou contre quelque chose, nous nous donnons l'illusion de vivre pour enfin mourir avec l'angoisse et l'orgueil au cœur.

C'est à chaque instant que nous devons mourir à notre moi, si nous n'incarbons pas cela, tout n'est qu'illusion.

Un soir d'hiver, une expérience s'empara de moi. Je me trouvais devant une page blanche de ce livre, et j'éprouvais le malaise que j'évoque plus haut parce que ma page restait désespérément vierge. De nombreux écrivains ont déjà soulevé dans leurs écrits cette hantise de la page blanche, la plupart d'entre eux sont encore trop accrochés à leur état d'exception pour être délivrés de cet envoûtement. Ce malaise persistait, je ne le combattais en rien, me contentais de l'observer sans faire appel à ma faculté de discrimination. Peu à peu, la sourde souffrance née de mon impuissance s'atténuait considérablement, et comme je n'attendais rien et que je ne me soumettais à aucune condition de création, il en résulta un approfondissement de ce rien. Vouloir faire une action pour être quelqu'un... c'est toujours obéir au pathos obsessionnel du moi ; et malheur à l'homme qui se justifierait d'être quelqu'un parce qu'il se veut au service de ses semblables !... C'est une de ces erreurs travesties en vertu dont on revient difficilement. Dès qu'un but est fixé dans l'avenir, quelque chose se corrompt quelque part, nos vrais motifs nous échappent, et ceci je le ressentais avec une intensité particulière. Ainsi, en se développant,

ma méditation, si je puis l'appeler encore de ce nom, se détacha lentement de la pensée qui l'exprimait, et s'incarna en une insolite réalisation. Par cette passivité, j'obéissais à un appel profond de ma nature, il s'était créé spontanément dans mon être un état que des disciplines spirituelles millénaires suscitaient volontairement. On mesure toute la différence entre vouloir cet état, et le laisser s'autorévéler à soi !

Cet état était une manifestation de paix, de paix gratuite ; la conscience existait sans le désir de connaître. Il me semblait avoir rejoint la matrice de ma nuit originelle. C'était un poème obscur et lent, silencieux, sans mots, sans espace, sans rien qui le soutienne, même pas une pensée, même pas une extase — une étrange tranquillisation de tout. Il n'était point question de désirer garder cet état ou de le repousser, car ici tous les désirs s'abolissaient. Ce n'était ni la mort ni la vie, — peut-être une mystérieuse synthèse des deux... En réalité, je ne sais pas, il n'y avait là rien à savoir, et les mots que j'aligne sont bien misérables. Seuls quelques paradoxes pourraient peut-être donner le choc de la compréhension : cela peut être aussi bien une lumière obscure, qu'une obscurité lumineuse... Cela n'entre dans aucune catégorie de l'esprit, car ce n'est ni de l'être ni du non-être. Ce n'est ni un mouvement ni son contraire ; et si j'ai écrit plus haut que c'était un poème silencieux, ce n'était que pour essayer de donner l'intuition que là, il n'y a ni silence ni non silence... Je ne devrais même pas prononcer le mot unité, car il sous-entend déjà son antonyme. En réalité, il n'y a ni unité ni dualité ! Car celui qui ne l'a pas vécu ne peut en avoir qu'une impression descriptive et superficielle. Cependant, je dirais encore que cela n'était ni absolu ni relatif, et la preuve c'est que j'en suis sorti, — j'ai émergé de ce bain de paix avec la naturelle lenteur d'un être qui ne trouve pas cet état plus valable qu'un autre. Je repris mes occupations quotidiennes comme si rien ne s'était passé, — et réellement, il ne s'était rien passé ! (encore un paradoxe...)

À la suite de cette dernière et ultime expérience, (mais était-ce encore une expérience ? Généralement une expérience surgit toujours de deux éléments qui s'opposent) je passai quelques semaines riches de calme et de quiétude éveillée ; et pourtant il ne me semblait pas que dans ma vie il y eût un changement, ou tout au moins je n'avais pas le désir de l'observer et de m'en satisfaire. J'étais même heureux que dans mon entourage immédiat, on n'eût rien remarqué d'extraordinaire dans mon comportement habituel. Je gardais ainsi toute ma liberté d'allure en restant dans les normes des affections humaines. Je dois tout de même constater que secrètement je me sentais plus ouvert, plus perméable, que je me laissais traverser par la vie courante sans chercher à en modifier le cours ; j'étais de moins en moins sensible à l'esprit de création volontaire. Souvent je savourais des moments de solitude qui m'isolaient du monde qui m'était propre. Des travaux qui m'eussent paru jadis ennuyeux étaient assumés avec une équanimité souriante, — ce qui ne m'empêchait pas parfois d'avoir envers eux une ironie bienveillante et amusée. À plusieurs reprises, je me surprénais à découvrir de la grandeur dans les actes les plus prosaïques.

Je me souviens d'un dimanche de février, en fin d'après-midi, où après une journée donnée aux travaux du jardin, j'allais avec une remorque que je poussais à bras, porter des vieilles herbes au remblai qui se trouvait à 400 mètres de notre maison. Je devais traverser la grande route, mais je dus attendre : c'était l'heure de la rentrée du dimanche, et les voitures se suivaient très rapprochées les unes des autres. J'avais tout le temps, et je sentais dans mon corps une bonne fatigue physique, je respirais bien à fond, la fontaine était débarrassée de ses broussailles, le jardin prêt aux labours ; enfin bref, j'étais content. Et tout d'un coup, pendant que j'attendais le passage, je fus saisi de tristesse en observant la crispation des visages des conducteurs ! Qui ne connaît aujourd'hui ces rentrées aux alentours d'une grande ville ? J'irai même jusqu'à dire qu'elles me donnent la vision d'un cauchemar. L'homme croyait se libérer par la machine, hélas ! elle ne l'a pas libéré de son avidité, et maintenant elle est devenue la grande menace, la

grande peur, la machine-Damoclès !... Subitement l'acte de pousser une remorque m'apparut comme une grâce pleinement humaine, l'homme y trouvait encore son compte de simplicité, d'accord physique, et de plaisir tranquille ; à croire que je portais au remblai toutes les ronces qui avaient poussé dans le cœur de l'homme.

Ainsi les jours s'écoulaient paisiblement au gré d'une vie intérieure que ranimaient constamment les faits les plus banals. À chaque jour je laissais sa chance, je le laissais s'ouvrir et se découvrir, mon action s'y adaptait selon la juste proportion qu'il me proposait. Certes, il y avait toujours le rythme habituel de ma vie affective, douleurs, plaisirs, joies et souffrances continuaient leur ronde, et je conçois difficilement qu'un homme puisse leur échapper sans cesser d'être homme ; mais ce rythme était accepté sans réserve, même avec une certaine curiosité, — exactement comme si j'étais au théâtre. Je me disais : surtout ne rien exclure ! et je me souvins de « l'extase » qui m'advint à ce sujet, ce fameux 6 juillet dernier au « Lion d'or » de Cologny. Je désirais atteindre le village d'Hermance où j'habitais, en passant par la route du haut, celle qui domine le lac, j'étais à bicyclette. La chaleur était torride, et le soleil battait son plein de midi. Je mis pied à terre, et commençais de monter la pente en m'abritant le plus possible sous les quelques maigres ombres que je rencontrais le long de la route. Il était près d'une heure lorsque je parvins au village. Il était désert, silencieux, caniculaire. Je compris qu'il était imprudent de continuer ma route, qu'il valait mieux rechercher l'ombre d'un arbre en attendant que l'astre du jour voulût bien modérer ses ardeurs. Et voici peut-être ce qui détermina ce qui suivit, l'acte de simplement m'arrêter, d'avoir décidé de jouir d'une ou deux heures de calme sans même me soucier de mon repas de midi.

La grande terrasse du « Lion d'or », ombragée par de vénérables marronniers, dominant le Léman où dansaient quelques voiles, semblait m'attendre avec ses tables et ses chaises bien alignées. Il n'y avait personne. Je m'installai à une table et commandai une consommation. Je fermais les yeux, j'étais tranquille, voluptueusement solitaire ; n'avoir rien à faire, quelle bénédiction ! ne plus penser à son travail quotidien, à sa famille, à ses amis, à ses livres, quel repos. Je sommeillais doucement, seul le bourdonnement des insectes trouait le grand silence de l'heure chaude. Je me laissais glisser dans un brasier de lumière dorée ; allais-je enfin m'oublier ? Déjà je ne m'appartenais plus. J'étais happé, ma conscience allait-elle sombrer ? Mais il y avait trop de repos, trop de plénitude, quelque chose devait survenir, il y avait trop de bonheur, quelque chose devait éclater... déborder... et subitement je bus une longue, très longue gorgée « d'extase »... Et voici ce que j'écrivis ce jour-là, il était 14 h. 30. J'étais dans un état de passivité absolue, bien qu'un peu tremblant, comme un médium écrivant un texte qui lui serait mystérieusement dicté : A ne rien trancher le monde existe dans sa totalité ; à ne rien vouloir, le monde veut ce qu'il veut, ce que nous sommes, nous sommes lui. Alors peu importe ce que nous sommes ou devenons, l'instant suffit à rejoindre son éternité.

Malgré cette non-exclusion de tout, mes problèmes avec mon entourage : ma compagne, mes enfants, mes parents, mes amis, mes collègues d'atelier, etc., restaient les mêmes, et je ne prétends pas avoir acquis un pouvoir de les résoudre ; mais envers eux s'est développé en moi un non-faire que d'aucuns pourraient prendre pour de l'indifférence. J'ai la conviction que nous ne faisons que compliquer un problème dès que nous tentons, pour le résoudre, de modifier volontairement quoi que ce soit en nous ou dans notre entourage. Laissons plutôt l'inspiration spontanée prendre le pas sur l'analyse. Chaque être, s'il est sain d'esprit, doit être laissé à lui-même, en lui seul est la source de vie qui lui convient. On ne crée pas la vraie relation, elle se retrouve ou elle se perd, et il n'y a pas à préférer l'une ou l'autre de ces deux modalités. Elles sont placées dans le même jeu de vivre. Ceci dit, rien n'indique que nous n'ayons pas nos choix, — une affinité élective peut nous mener plutôt chez un ami que chez un autre,

nous sommes dans le jeu et nous continuons de le jouer sans en être dupes. « L'indifférence » sacrée qui nous placerait en dehors de toutes nos affectivités ne serait déjà plus humaine. Cependant, la réalisation de l'homme dans l'homme n'est pas une trappe que l'on ferme une fois pour toute sur sa condition. Aucune limite n'entoure le réel. Réaliser le « sans-limite », c'est cela la « voie étroite », nous en mesurons le mystère en une calme et impersonnelle méditation.

Au cours des semaines qui suivirent l'expérience de la page blanche, je ne me souciais d'aucune réalisation, je n'hésitais pas entre une action et une autre, — celle qui était la plus spontanée se choisissait elle-même. Point n'était besoin de savoir si ce qui se faisait était sage ou non, je n'apportais pas d'éléments d'appréciations, et du même coup j'acceptais les autres, tous les autres, mes semblables ; mon désir de les juger était moins violent, et le fait de ne pas chercher à savoir ce que les autres pensaient de moi, me libérait étrangement de ma propre personne. Le mardi 25 février, je pouvais écrire ce qui suit dans un journal que je tenais alors à jour : « L'erreur initiale de la plupart de ceux qui se soucient d'une réalisation, c'est de la considérer comme un point d'arrivée. En réalité « cet état » n'est ni un point d'arrivée, ni un point de départ, et encore moins une réalité en cours. Ici, rien n'est commencé, et rien ne se termine. En somme, c'est un mouvement qui n'est plus soumis à une cause et à un effet. Cette non-soumission ne l'arrache pas pour autant aux nécessités créatrices des formes dont il assume la vie. Mouvement, vie et forme sont un tout que ne tourmente plus la vaine poursuite d'un but. Ce qui veut dire que la liberté n'est pas une valeur abstraite que l'on acquiert une fois pour toute, chaque instant la provoque. Chaque instant contient la conscience de ce qui est dans le jeu et hors du jeu. C'est un complexe où liberté et nécessité sont une seule et même chose. Mourir et vivre dans le même instant sont les deux pulsions que la réalité prend dans une forme. Si nous comprenons cela, non seulement avec notre intellect, mais en mettant notre être total à l'épreuve de cette compréhension ; alors il n'y aura plus de problèmes. »

Pourtant, malgré moi, une attente sourde m'habitait, une gestation inconsciente me préparait à cet extraordinaire et dernier jour de février. Déjà, la veille, quelque chose s'était dénoué ! Je découvrais subitement que je vivais en dessous de ce qui m'était propre. C'était l'opposé de la surenchère. Voici ce que j'écrivis ce jour-là : « Penser ne m'est plus une chaîne, mieux, j'ai la sensation de ne plus penser, d'être établi (ou pas ! cela n'a pas d'importance) dans un vide auquel je ne puis donner aucune qualification. Ce vide n'est ni lumineux ni sombre, ni musical ou quoi que ce soit d'autre. Il accomplit un tout et je sais que je le trahis déjà en parlant d'accomplissement. Les mots ne peuvent être que des mots. Rien n'est à protéger, rien n'est cherché ou poursuivi ; en vérité rien ne doit s'accomplir dans ce sens, rien ne dépend de rien, tout est neuf à chaque instant. Il n'y a plus ni commencement ni fin, et même la fontaine de vie ne coule pas plus qu'elle ne doit couler ! car évidemment rien n'est à exalter, une chose n'est pas plus exaltante qu'une autre. C'est un calme énorme, tranquille, une respiration océane. J'ai oublié tout ce qui fut accumulé. Les formes n'ont plus dans ma vision l'indigeste cristallisation de leur priorité. L'existant même importe peu ; « être ou ne pas être », ô Hamlet ! n'était qu'un faux problème où l'être poursuivait vainement un dilemme insoluble, car il n'y a rien à saisir de l'être, on ne saisit pas le vide. Quelle folie !... Qu'ai-je à dire ? Qu'ai-je à montrer ? Rien ! rien ! rien !... Aujourd'hui j'écris comme la bise souffle, comme hier la neige tombait, je n'ai nul privilège à donner, nos mains se sont ouvertes et le fardeau de ce monde a basculé dans le vertige du ciel qui m'entoure. Est-ce vrai ? Est-ce faux ? Est-ce juste ? Peu importe, il ne s'agit pas de moi et je sais encore me gratter dans le dos. Est-ce le bonheur, diront les uns ? Bah ! laissons le bonheur à ceux qui le poursuivent ! Est-ce une libération des conditionnements humains, diront les autres ? Bah ! rien n'est à libérer. Cela aussi est un faux problème. Nous ne comprenons pas, diront quelques-uns ! Satan ou Dieu ! que pourrions-nous bien comprendre là où il n'y a rien à comprendre ? À celui-ci, quémandeur de Dieu, et à

celui-là, négateur endiablé, je puis dire qu'il n'y a RIEN, et que ce RIEN est tout. Un tout sans passé, sans avenir, sans choix. Un tout dans images. Qu'ai-je besoin d'images ? Qu'ai-je besoin de fixer ce RIEN en qui le temps s'est aboli ? Ce ne serait qu'un geste dément, qu'une poursuite sans fin, qu'une étreinte de l'espace. Aujourd'hui, je dors, je bois, je mange, je travaille, et quelquefois l'amour m'appelle. »

Cependant, la révélation capitale devait se manifester le lendemain où j'écrivis ces lignes. Cela m'est advenu dans le tramway, en fin d'après-midi. Encore une fois je regagnais Hermance après ma journée de travail, et j'étais dans cet état de passivité lucide qui me devient de plus en plus familier. Le rythme et le cahotement de la remorque aidaient à me garder dans cette non-intervention que j'observais d'une âme tranquille et silencieuse. J'oubliais peu à peu le lieu où je me trouvais, les conversations que j'entendais autour de moi s'estompèrent, je me neutralisais littéralement. Je sentis que l'expérience de la page blanche allait se renouveler. C'est un peu comme si l'on se laissait glisser sereinement dans la mort. Mais l'expérience ne se réalisa pas. Dans cette première zone du vide, un doute venait de surgir. Attention ! il y a danger de bonheur, me disais-je en souriant intérieurement !... et je conviens que cette réaction inattendue en fera sourire aussi beaucoup d'autres ! Reconnaître une expérience et s'y laisser glisser parce qu'elle est un peu plus qu'agréable, ne peut que refermer une fois de plus la porte de la prison que le moi a construit autour de lui. Je mesurais ce qu'apportait ma mémoire affective en suscitant le souvenir de ma première expérience ; je découvris qu'en obéissant au désir de me laisser aspirer à nouveau par elle, je ne faisais que me poursuivre encore, que je ne manifestais ainsi que mon désir de me libérer. La mort à soi-même, dans ces conditions, devenait une évasion de plus dans un désir.

Je ne souffrais pas de cette constatation. J'étais amusé par les incidences que soulevait ma dialectique d'approche de la réalité. Je jouais un bon tour à mon cher ego, grand jouisseur devant l'Éternel de tout ce qui pouvait l'affirmer ; et l'idée que j'avais encore une dialectique, et que j'en usais, me faisait sourire... J'en étais là de ma bonne humeur un peu goguenarde, lorsqu'en moi se manifesta ce qui devait être l'événement capital de tous ces jours. Une consécration s'effectuait, une révélation m'était donnée. Théoriquement, je savais cela depuis des mois, mêmes des années, et je me souviens lorsque je tentais d'expliquer (quel vilain mot), que la nostalgie de l'état d'illumination niait l'illumination, que toute poursuite de l'état d'illumination ne pouvait mener qu'à une impasse ; mais je sais maintenant que ce n'était là qu'un dernier procédé paradoxal de ma raison pour me permettre de réaliser ce que je désirais sourdement au plus profond de ma personne. Quoi que je fisse alors, je désirais l'état d'illumination. Et tout d'un coup, calmement, sans précipitation, — bien que toute la journée qui précéda cet instant fut étrangement contemplative ; tout d'un coup, une révélation s'incarnait en moi, me désillait les yeux, me déchargeait d'un poids que je portais misérablement depuis des décades ; tout d'un coup, le plus grand et le plus évident des paradoxes : J'eus l'illumination que l'illumination n'existait pas.

Je venais enfin de rompre avec elle. Je n'avais donc poursuivi qu'un fantôme jusqu'à cet instant ? Oui, j'en avais la conviction, même en me convainquant que dialectiquement je ne la poursuivais pas. « Il y a loin de la coupe aux lèvres » !... Je venais de brûler intérieurement, un mal s'était consumé, une illusion avait desserré son étreinte obsessionnelle. Je découvrais que mon désir d'illumination n'était que la projection de ma complexion égotiste. Je le redis avec certitude, il n'y a pas d'illumination, tous nos désirs de réalisation ne sont que des mythes. J'en ai donc fini de remonter sans cesse le rocher de Sisyphe ? Puis-je donc vivre désormais sans préoccupations, et peut-être mourir de même ? Puis-je donc m'abstraire de moi-même ? N'être qu'un brin d'herbe parmi des milliards d'autres brins d'herbe ? Je ne suis pas un homme privilégié, je ne suis qu'un homme mêlé à la multitude de ses semblables.

J'étais un gars qui possédé par la vanité de son affirmation, se poursuivait sans cesse, et qui découvre subitement que tout cela était vain, qu'il n'y a rien à poursuivre, et qu'il n'est que ce que chaque instant le fait. Aujourd'hui, je ne me lasse plus de m'abandonner enfin au grand fleuve de l'univers qui m'emporte et m'impersonnalise en son sein.

À l'homme avide qui se nourrit d'espoir, et tente d'atteindre la réalité en accumulant ses connaissances dans le tonneau percé de son affirmation, je ne peux que dire ce qui suit « N'hésite pas, coupe la tête à ton espoir, ne regarde plus dans le devenir. Le devenir n'existe pas, et en chaque instant il y a ton éternité présente. Elle seule te délivrera de ta folie, de ta peur de ne pas être, de ton angoisse, (ce ballon perdu auquel tu as accroché ta nacelle de sécurité). Ne cherche pas à survivre. Vis, parle, chante tes joies et tes peines, car l'homme vit en s'exprimant ; travaille et procrée comme le soleil nous éclaire, comme la pluie tombe, sans but préconçu, sans exprimer autre chose que ce qui est. Comment sans démençe pourrait-on VOULOIR ce qui est ? Lorsqu'il n'y a pas de vouloir, il n'y a pas de misère ; et lorsqu'il n'y a pas de misère, le jeu de la poursuite cesse. Aucun mot ne peut te dire ce qui se passe et personne d'autre que toi-même ne pourra te le faire sentir. Dis-toi également que je ne cherche pas à te convaincre. Je dis tout cela parce qu'il est dans ma nature de le dire ; peu importe le résultat, rien ne me lie à ce discours.

Il est possible d'ailleurs (et c'est fort probable), que mon action ne soit pas aussi gratuite qu'elle se présente de prime abord, il est possible qu'elle soit mêlée aux scories de mon affectivité ; mais dis-toi bien que cela n'a aucune importance, il importe surtout que nous ne nous jugions pas les uns les autres. Dès que nous établissons un jugement de valeur, nous sommes de nouveau repris par l'engrenage des poursuites. Le moindre désir de grâce ou d'illumination corrompt indubitablement ce désir. Donc, saute par-dessus ce désir, et dis-toi qu'il n'y a que ta présence lucide à ce que tu es à chaque instant de ta vie. La merveille des merveilles est que chaque instant de ta vie est toujours neuf ; ne te laisse donc pas affecter par un passé que tu regrettes ou que tu refuses, — la mémoire affective, que tu ne dois pas confondre avec la mémoire des faits, contient tous les résidus de tes folles poursuites. Sois présent, loin de tous soucis ou profits personnels auxquels tu t'identifies, et ta vie ne se perdra plus dans la tragédie de la grande illusion du moi. Tout poursuivant est un obsédé, un malade. La vie authentique ne veut rien, elle ne se laisse enfermer dans aucune définition, aucun mot ne lui convient.

Quelque dix jours après cette vigoureuse révélation, j'écrivais ceci : « Il y a des simplifications qui émeuvent, et le vertige nous enlace... Cela était donc si simple ? Comme la vie peut être paisible dans le drame de ce monde dominé par la peur... Je pense à celui qui disait jadis : « Je suis la vie ». Oui, c'est cela ! Que puis-je ajouter ? Peu importe si la balance oscille de haut en bas, de bas en haut. Peu importe si plus tard je dois seulement me souvenir de cet instant ; pourquoi voudrais-je mener le jeu ? Et « Déjà le rêve fraîchit » écrivait Rimbaud. Le souvenir ? C'est peut-être la « Chute de l'ange » ; eh bien, peu importe, que je tombe encore d'innombrables fois, au fond cela m'indiffère. Certes, jouir et souffrir est un jeu continu un peu semblable au fleuve d'Héraclite, mais l'esprit « ne survole-t-il pas les eaux » ? Ceci n'est toujours qu'une image. En réalité, je considère qu'il n'y a rien, que ce que nous appelons esprit, n'est toujours qu'un mot, qu'un substitut.

S'accrocher à une pensée, si juste soit-elle pour nous, c'est déjà se maintenir dans l'erreur. Ce n'est pas le mot qui défend l'intégrité, c'est l'interprétation sous-jacente que nous lui donnons dès que nous mesurons son impuissance. Aussi n'est-ce point au hasard que j'ai écrit : « J'eus l'illumination que l'illumination n'existait pas ». Pour un esprit étroit, attaché à la lettre, il y aura dans cette phrase une insupportable contradiction ; et pourtant, seul ce paradoxe pouvait exprimer l'esprit de ce que je voulais

dire. Le mot illumination est considéré ici selon deux modes : d'une part il est considéré par son affectivité, et d'autre part il s'en dégage.

En terminant ce livre, je puis dire qu'à plusieurs reprises j'ai senti que ma personne était nettement dépassée, bien que tout un champ d'expériences personnelles exigeât l'emploi fastidieux du pronom je, mais il fallait éviter toute hypocrisie. Ce dépassement rejoint l'état de relation impersonnelle, ce texte s'est détaché de moi comme une feuille de son arbre, déjà il ne m'appartient plus. Regardons-le tout de même comme un simple signe d'un ami vivant à d'autres amis vivants ; que chacun accomplisse sa ronde comme les étoiles au ciel, et nous savons bien que pour faire un ciel, il faut toutes les étoiles !...